

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

[Le] dissipateur ou L'honnête friponne [Document électronique] : comédie / par
M. Néricault Destouches

ACTE 1 SCENE 1

p2

la scène est dans la maison de Cléon.

p3

Pasquin, Finette.

Finette.

Bonjour, Monsieur Pasquin.

Pasquin.

Très-humble serviteur.

Finette.

Cléon est-il levé ?

Pasquin.

Depuis long temps, mon coeur.

p4

Finette.

Pourrois-je lui parler ?

Pasquin.

Cela n' est pas possible ;

d' un bon quart-d' heure, au moins, il ne sera visible.

Finette.

Et pourquoi donc ?

Pasquin.

Avec le comte du Guéret,

au moment que je parle, il tient conseil secret.

Il a cent mille écus, et cherche la manière

de dépenser en peu la somme toute entière ;

cet argent-là lui pèse, il veut s' en désaisir.

Eh bien, qu' il me le donne, il ne peut mieux

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

choisir.

Je suis fille, il me faut un mari ; cette somme
pourroit entre mes mains tenter un galant homme.
L' argent et le mari me viendroient à propos,
je ne m' en cache point.

Pasquin.

C' est-à-dire, en deux mots,
que vous êtes pressée.

Finette.

Oui.

Pasquin.

Vos yeux le font croire.

Finette.

Ma foi, Cléon feroit un acte méritoire.

Pasquin.

C' est par cette raison qu' il ne le fera pas.

p5

La générosité pour lui n' a point d' appas ;
c' est ou pour son plaisir, ou par vanité pure,
qu' il prodigue son bien sans raison ni mesure.
Très-souvent le caprice excite ses bienfaits,
et jamais, à coup sûr, ils n' ont de bons effets.
Aussi ses faux amis, dont grande est l' abondance,
loin de lui savoir gré de sa folle dépense,
ici, pour le flatter, font de communs efforts,
et se moquent de lui si-tôt qu' ils sont dehors.

Finette.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manège ?

Tu ne profites pas de l' ample privilège
que Cléon t' a donné depuis un si long temps,
de lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides
que l' on ne voit jamais en sortir les mains vuides ?

Morbleu ! Si ma maîtresse avoit ce foible-là,
je périrois plutôt que de souffrir cela :
jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres,
et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

Pasquin.

Dans les commencemens je me suis tout permis
pour bannir de céans ces dangereux amis :
sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre,
il suivoit mes conseils, s' en faisoit une loi,
à la fin les flatteurs l' ont emporté sur moi ;
j' allois être chassé pour toute récompense,
et vingt coups de bâton m' ont imposé silence.

p6

Moi qui me plais céans, et qui m' y trouve bien,
je me suis radouci ; j' ai fait comme ce chien
qui portoit à son cou le dîner de son maître,
et trouvant d' autres chiens qui vouloient s' en
repaître,

quand il crut ne pouvoir se sauver du hasard,
leur livra le dîner pour en manger sa part.

Finette.

D' un fidèle valet est-ce donc-là l' office ?

Pasquin.

Eh, morbleu ! Que chacun se rende ici justice.

Ta maîtresse Julie en use-t-elle mieux ?

Cléon de jour en jour en est plus amoureux,
il prétend l' épouser, et cette aimable veuve,
de son pouvoir sur lui fait chaque jour l' épreuve.

Ne devrait-elle pas empêcher que Cléon
n' achève de ses biens la dissipation ?

Mais bien loin de sauver son amant du pillage,
c' est elle qui s' y porte avec plus de courage.

Finette.

Il est vrai qu' elle est vive, et qu' elle fait sa main ;
malgré tous mes avis, elle va son chemin.

Pasquin.

Eh, tu suis son allure avec assez d' adresse,
et te voilà vêtue ainsi qu' une princesse.

De même que Julie, ardente à nous piller...

Finette.

Oh, pour moi, je n' ai fait encor que grapiller :
si tu voulois m' aider, je ferois mieux mon compte.

Pasquin.

Tout dépend à présent de ce monsieur le comte

p7

qui gouverne Cléon, et s' en est emparé ;
c' est lui qu' il faut gagner, c' est ce flatteur
outré,
qui, par une servile et basse complaisance,
a subjugué mon maître et règle sa dépense :
son pouvoir est sans borne, on n' obtient rien sans
lui.

Finette.

L' avis n' est pas mauvais, je veux dès aujourd' hui
en faire usage ; adieu, car voici ma maîtresse.

Pasquin.

Je voulois te glisser quelque mot de tendresse ;
on m' en ôte le temps, mais tu n' y perdras rien.

Finette.

J' y compte, et nous pourrons renouer l' entretien.

ACTE 1 SCENE 2

Julie, Finette.

Julie.

Eh bien, qu' a dit Cléon du dessein de mon père ?

Finette.

Je n' ai pû lui parler ; une importante affaire
l' empêche de donner audience aujourd' hui.

Julie.

Mon père me désole, et veut rompre avec lui,
voyant qu' à nos avis il ne veut point se rendre.

Finette.

Votre père a raison, mais il devrait attendre,
Cléon n' a pas encor dissipé tout son bien,

p8

nous romprons avec lui quand il n' aura plus rien ;
encor deux ou trois mois, sa ruine est complète :
voudriez-vous laisser la chose à demi faite ?

Julie.

Hélas !

Finette.

Vous soûpirez ?

Julie.

Eh, n' ai-je pas raison ?

Tu sais que Cléon m' aime, et que j' aime Cléon ;
mais à le corriger en vain je me fatigue,
je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

Finette.

Puis-je, sans vous fâcher, vous parler franchement ?

Cléon vous aime peu, vous l' aimez foiblement.

Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincère,
s' il étoit animé du desir de vous plaire,
pourriez-vous accepter ses prodigalités,
et lui vous feroit-il cent infidélités ?

Loin de le corriger, vous briguez ses largesses ;
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtresses :
vous ruinez sa bourse, il promène ses voeux,
et vous ne travaillez qu' à vous tromper tous deux.

Julie.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.

Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
que de nouveaux objets il paroisse charmé ;
mais je sens que mon coeur n' en est point alarmé :
c' est par vanité pure et non par inconstance,
que Cléon me trahit souvent en apparence ;

p9

et pourvû qu' une intrigue ait beaucoup éclaté,
il n' y recherche point d' autre félicité.

Finette.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime,
et c' est par-là sur-tout que votre amant s' abîme.

Julie.

J' arrêterai le cours de ce dérèglement.

Finette.

Vous ?

Julie.

Oui ; mais ce n' est pas l' ouvrage d' un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême,
qu' en le livrant encor quelque temps à lui-même.

Finette.

Du moins commencez donc par n' en rien recevoir.

Julie.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
pour m' attirer encor des dons plus magnifiques.

Finette.

Voilà d' un tendre amour des preuves héroïques,
c' est l' amour à la mode. Avouez-moi tout net,
que ruiner Cléon est votre unique objet :
d' un si noble dessein faites-moi confidente ;
car, pour vous seconder, j' ai la main excellente.

Julie.

J' accepte ton secours ; oui, mon intention
est d' avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

Finette.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête,
et je vais commencer par un coup de ma tête...

p10

si nous pouvions gagner le comte du Guéret !
Heureusement je crois qu' il vous aime en secret.

Julie.

Oui, Finette, j' en suis à présent trop certaine :
par de fortes raisons je lui cache ma haine ;
mais, autant que je puis, je fuis son entretien,
et je veux avertir Cléon...

Finette.

N' en faites rien.

Il trahit son ami, c' est un fripon ; n' importe,
on peut tirer parti d' un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
et dans tous nos projets il va nous seconder.
C' est sans vous engager et sans lui rien promettre,
que je veux...

Julie.

Je vois bien qu' il faut te le permettre ;
mais songe que Cléon a mon coeur et ma foi,
que je mourrais plutôt...

Finette.
Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n' aurez qu' à
m' attendre :
j' ai deux projets en tête, et veux les entreprendre.
Le comte vient, je vais entamer le premier ;
sortez vite.

ACTE 1 SCENE 3

p11

Le comte, Finette.
Finette *à part* .
Avec nous il faut l' associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une oeuvre louable ;
j' en fais gloire. Il me voit.
Le Comte *à part* .
L' instant est favorable ;
haut.
tâchons de la gagner. Finette, vous rêvez !
Finette.
Ah, ah ! C' est vous, monsieur ; je songeais...
Le Comte.
Vous avez
quelque affaire de coeur qui vous occupe.
Finette.
à l' âge
où je suis parvenue, on ne seroit pas sage
si l' on ne suivoit pas les mouvemens du coeur.
Le vôtre est-il tranquille ? On vous trouve rêveur
depuis un certain temps, et je gage ma tête
que quelque aimable objet a fait votre conquête.
Le Comte.
Ma foi, tu gagnerois, car je suis amoureux.
Finette.
Tout de bon ?

p12

Le Comte.
Tout de bon.
Finette.
Par conséquent heureux.
Qui vous résisteroit ?
Le Comte.
Ton ingrate maîtresse.

Finette.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse,
et vous vous exposez à soupirer long-temps.

Le Comte.

On peut faire changer les coeurs les plus constans,
et celui d' une femme est toujours variable.

Finette.

J' en juge par le mien. Vous êtes fort aimable,
encor jeune, et d' un rang qui se fait respecter ;
à de moindres appas on se laisse tenter.

D' ailleurs, quand l' intérêt parle pour le mérite,
c' est rarement en vain qu' il presse et sollicite.

Le Comte *l' embrassant* .

Tu me charmes, Finette ; et si j' ai ton secours,
j' espère te devoir le bonheur de mes jours.

Finette.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie ?

Là, parlez franchement.

Le Comte.

Je l' aime à la folie,
et j' entreprendrais tout pour mériter son coeur.

Finette.

Eh bien, il faudra voir jusqu' où va cette ardeur.

p13

Le Comte.

Commençons par savoir si l' aimable Finette
voudra parler pour moi.

Finette.

Tout ce qui m' inquiète,
c' est que si je vous sers, je vous donne moyen
de trahir votre ami.

Le Comte.

Bon, cela ne fait rien :

Cléon est un ami si fou, si ridicule,
que l' on peut le berner sans le moindre scrupule.

Finette.

Je croyois moi, jugez de ma simplicité,
que l' on devoit rougir de la duplicité ;
que trahir son ami, c' étoit faire un grand crime,
et que rien n' assuroit plus de gloire et d' estime,
que de s' immoler même aux droits de l' amitié.

Le Comte.

Morale surannée.

Finette.

Oui !

Le Comte.

Cela fait pitié.

On suivoit autrefois cette fade méthode :
aujourd' hui les amis ne sont plus à la mode,
les hommes sont unis par le seul intérêt ;

l' amitié n' est qu' un nom.
Finette.
Cette mode me plaît ;
et de là je conclus, en dépit des scrupules,

p14

que les honnêtes gens sont de francs ridicules.
ça, venons donc au fait.

Le Comte.

Le fait est, que j' adore
ta charmante maîtresse ; et je dis plus encore,
c' est que me voilà prêt à la servir en tout,
si de m' en faire aimer tu peux venir à bout.

Finette.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible ;
mais, comme à l' intérêt elle est un peu sensible,
le moyen de gagner son inclination,
c' est que vous nous aidiez à ruiner Cléon ;
je veux dire, monsieur, à placer dans nos coffres
son argent, ses bijoux...

Le Comte.

Vous prévenez mes offres :
s' il ne tient qu' à cela, Julie est à moi.

Finette.

Bon ;

je vais donc attaquer la bourse de Cléon.
Secondez mon adresse, et ma reconnaissance
ne fera pas long-temps languir votre espérance.
Il vient ; souvenez-vous...

Le Comte.

Je suis homme réel.

ACTE 1 SCENE 4

p15

Cléon, le comte, Finette, Pasquin.

Cléon à *Pasquin qui le suit* .

Qu' on dise de ma part à mon maître-d' hôtel,
que je ne trouve plus ma dépense assez forte,
que cela deshonne un homme de ma sorte,
que le ménage ici ne convient nullement.

Le Comte.

Il est vrai.

Cléon à *Pasquin* .

Parlez-lui très-sérieusement.

Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

Le Comte à *Pasquin* .

à quoi sert le bon goût sans la magnificence !

On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

Cléon.

Oui, pour me faire honneur je ne plains jamais rien,
et mon plus grand plaisir est d' exciter l' envie.

Le Comte.

Rien n' est si bas, si vil, qu' un air d' économie :
si cet homme s' en pique, il se fera chasser.

Cléon.

C' est à moi de fournir, à lui de dépenser.

Pasquin.

Il ne mérite point cette mercuriale ;

p16

car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

Le Comte.

Tant mieux.

Pasquin.

Comptez de plus qu' il en prend bien sa part ;
il est gros comme un muid, vos gens sont gras à
lard ;

à tous venans beau jeu, votre seule desserte
nous met tous en état de tenir table ouverte ;
chacun a sa chacune, et dès le point du jour
nos amis et les leurs nous aident tour-à-tour ;
et je puis vous jurer qu' à vous mettre en dépense,
chacun ici, monsieur, travaille en conscience.

Cléon *prenant du tabac* .

Cela me fait plaisir ; mais je vois cependant
qu' on se relâche un peu.

Pasquin.

C' est monsieur l' intendant
qu' il en faut accuser ; il dit que les fonds baissent,
et que vous maigrissez quand les autres s' engraisent ;
il crie à tous momens, ses lamentations
nous causent jour et nuit des indigestions ;
car pour bien digérer il faut être tranquille,
et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

Cléon *au comte* .

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

Le Comte.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela ;
mais il me faut du temps, car je veux faire en
sorte

qu' il rende gorge avant que de passer la porte :

p17

c' est un maître fripon, qui fait le ménager
pour couvrir ses larcins.
Cléon.
Vous m' y faites songer ;
telle est de ses pareils la manoeuvre ordinaire.
Je ne sais point compter, je hais la moindre
affaire ;
pour vaquer au plaisir, je lui livre mon bien
dont il fait ce qu' il veut, et peut-être le sien ;
et fier de ma paresse et de mon ignorance,
pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense !
Oh ! Parbleu, nous verrons.
Pasquin.
Mais il manque d' argent.
Cléon.
Qu' il vende deux contrats qui lui restent.
Pasquin.
L' agent
dont il se sert toujours pour ce petit négoce,
dit qu' ils perdent moitié.
Cléon.
Qu' importe ? Mon carrosse
est-il prêt ?
Pasquin.
Oui, monsieur. Mais plusieurs créanciers
de fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
vous attendent là-bas pour avoir audience.
Cléon *en colère* .
Moi, de les écouter j' aurois la patience ?
Qu' on me chasse d' ici cette canaille-là.

p18

Pasquin.
Je vais les enivrer, je ne sais que cela
pour les endormir.
Cléon.
Soit, pourvû qu' on m' en délivre.
Pasquin.
Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
et voudroit vous l' offrir.
Cléon.
Il peut s' en retourner,
à ces sortes de gens je n' ai rien à donner ;
ils me cherchent par-tout, par-tout je les évite.
Pasquin *à part* .
Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite.
Cléon *à Pasquin* .
Va-t-en. C' est toi, Finette ?
Finette *d' un air triste* .
Eh vraiment oui, c' est moi.

Cléon *en riant* .
Qu' as-tu donc ?
Finette *les yeux baissés* .
Rien, monsieur.
Cléon.
Tu soupirez, je croi ?
Finette *poussant un gros soupir* .
Il est vrai.
Cléon.
Quel sujet t' inspire la tristesse ?
Finette.
Je m' afflige, monsieur, pour ma pauvre maîtresse ;
elle est au desespoir.

p19

Cléon.
Et par quelle raison ?
Finette.
Je ne puis vous la dire.
Cléon.
Oh ! Je la saurai.
Finette.
Non,
cela m' est défendu.
Cléon *d' un air fâché* .
Quoi, pour moi du mystère ?
Cela me pique, au moins.
Finette.
Je n' y saurois que faire,
mais on me chasseroit...
Cléon.
Tiens, prends ce diamant.
Finette *le mettant à son doigt* .
Vous me perdez, monsieur.
Cléon.
Parle-moi promptement.
Finette.
Le moyen, avec vous, de garder le silence ?
J' ai le coeur si sensible à la reconnoissance...
Cléon.
Ne me fais plus languir, et dis-moi...
Finette *en pleurant* .
Depuis peu...
ma maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu.
Cléon.
Vingt mille écus !

p20

Finette *en sanglottant* .

Autant.

Cléon.

La somme est un peu forte.

Le Comte à *Finette* .

Quoi, faut-il pour un rien s' affliger de la sorte ?

Finette *pleurant* .

Mais elle doit ce rien, et voudroit l' acquitter ;
tous ses fonds sont placés, il faut bien emprunter,
on la presse ; d' ailleurs, elle craint que son père
ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire.

J' ai fait ce que j' ai pû pour la résoudre enfin
à recourir à vous dans ce mortel chagrin.

Peux-tu, m' a-t-elle dit, me parler de la sorte ?

ôte-toi de mes yeux. Vainement je l' exhorte
à vous faire avertir de son besoin urgent.

Cléon.

Elle a, ma foi, raison, car je n' ai point d' argent.

Finette.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie,
d' un ton ferme.

madame, ai-je ajoûté, je viens d' être avertie
que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus,
je l' ai sù de bon lieu ; craignez-vous un refus,
quand Cléon est nanti d' une si grosse somme ?
Non, madame, il vous aime, il est si galant homme,
que pouvant vous tirer d' un cruel embarras,
je gage mon honneur qu' il n' y manquera pas.
Vous connoissez son coeur généreux, magnifique.

Cléon.

Qu' a-t-elle répliqué ?

p21

Finette *d' un air mystérieux* .

Rien. Je suis politique,
et je juge par-là qu' en cette occasion
vous pourriez vaincre enfin son obstination.

Cléon.

Le crois-tu ?

Finette.

J' en réponds.

Cléon.

Je connois ta maîtresse,
elle refusera...

Finette.

Non, pourvû qu' on la presse.

Cléon *au comte* .

Qu' en dites-vous ?

Le Comte *affectant un air indifférent* .

Eh mais... qu' il faut faire un effort ;

ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.
Cléon *en souriant* .
Cependant vous savez...
Le Comte.
Va lui dire, Finette,
que je lui porterai de quoi payer sa dette.
Finette *d' un air gracieux et faisant une
profonde révérence à Cléon et au comte* .
Madame aura l' honneur de vous remercier.
Le Comte *à part* .
La friponne est adroite et sait bien son métier.

ACTE 1 SCENE 5

p22

Cléon, le comte.
Cléon *en riant* .
Ami, que dites-vous d' un semblable message ?
Julie avec Finette est de concert, je gage.
Le Comte *d' un air froid* .
Non, je ne le crois pas ; mais je suis assuré
qu' elle a perdu beaucoup, et doit vous savoir gré
d' un secours aussi prompt pour la tirer d' affaire,
et lui sauver l' ennui d' importuner son père,
dont elle recevrait cent reproches fâcheux ;
car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinquex,
brûtal, emporté...
Cléon *apercevant le baron* .
Chut !
Le Comte *surpris* .
C' est lui-même, je pense.
Cléon *au comte* .
Il gronde entre ses dents.

ACTE 1 SCENE 6

p23

Cléon, le comte, le baron.
Le Baron *bas, en les contemplant du fond du
théâtre* .
ô la belle alliance,
haut.
d' un flatteur et d' un fou ! Serviteur, serviteur.

Cléon *en souïriant* .
Qu' avez-vous ? Vous voilà d' assez mauvaise humeur,
ce me semble.
Le Baron *brusquement* .
Oui, morbleu.
Cléon.
Pourquoi ce ton sévère ?
Le Baron.
J' étois intime ami de défunt votre père.
Cléon.
Je sais cela, passons.
Le Baron.
Je puis même ajouter
qu' il connoissoit mon rang, savoit le respecter ;
que loin de se piquer d' une haute naissance,
il mettoit entre nous beaucoup de différence ;
et que, reconnoissant de mes égards pour lui,
il n' en abusoit pas comme vous aujourd' hui.
Cléon.
Ah ! Vous voulez prêcher, et me faire comprendre
que vous m' honorez trop en me prenant pour gendre.

p24

Le Baron.
Si je vous le disois... je ne mentirois point ;
mais il ne s' agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi, je serai témoin de tant d' extravagances,
et je les souffrirai ?
Cléon *d' un ton méprisant* .
Mais, monsieur le baron,
vous le prenez ici sur un fort plaisant ton.
Le Baron *en furie* .
Mon ton n' est point plaisant.
Cléon *au comte en riant* .
C' est celui de mon père ;
je crois l' entendre encore.
Le Baron.
Il avoit bien affaire
de suer, de veiller, d' entasser, pour un fils
qui prodigue des biens si durement acquis !
Cléon *rit encore plus fort, et le comte aussi* .
Voilà comme il parloit. Ma foi, je vous admire :
si mon père vivoit, il ne pourroit mieux dire ;
mais le pauvre bonhomme étoit très-ennuyeux.
Asseyez-vous, baron, vous prêcherez bien mieux.
Le Baron *s' asseyant brusquement* .
Ah ! Parbleu, volontiers. Ouvrez bien vos oreilles.
Cléon *et le comte s' asseyent aussi vis-à-vis
du baron* .
Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.

d' un ton ironique.
eh bien, vous dites donc ? ...
au comte en riant.
ne l' interrompons point.

p25

Le Baron.
Que vous êtes un fou ; voilà mon premier point.
Cléon.
Continuez, bonhomme.
au comte.
il radote, le sire.
Le Baron.
Et voici mon second. Votre folie attire
chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
et vous planteront là quand vous n' aurez plus rien.
Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
tandis qu' ils font de vous cent fades railleries.
Le Comte *au baron* .
Et qui sont ces flatteurs ?
Le Baron.
Qui ? Vous tout le premier.
Le Comte.
Je pardonne à votre âge ; autrement...
Le Baron.
Sans quartier
je dis la vérité ; c' est ce qui vous étonne,
mais je suis homme encore à ne craindre personne.
Le Comte *en souriant* .
Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.
Cléon *au baron* .
Votre discours est long : quand serez-vous au
bout ?
Le Baron.
M' y voici.
Cléon.
Je respire.
Le Baron.
En faveur de Julie,

p26

changerez-vous, ou non, votre genre de vie ?
Songez qu' à votre perte il vous mène à grand pas.
Cléon.
Non, monsieur le baron, je ne changerai pas :
je n' ai que trop souffert de l' indigne avarice
d' un père, qui faisoit son bonheur de ce vice ;

entassant jour et nuit un bien prodigieux,
il me laissoit languir dans un état honteux ;
je n' avois point d' argent, de valets, d' équipage ;
j' étois contraint de fuir tous les gens de mon âge.
Il est mort, grace au ciel, tout son bien est à moi ;
en faire un noble usage est mon unique loi.
Il haïssoit l' éclat, et la magnificence
est mon plus grand plaisir : il fuyoit la dépense,
je la cherche, et me fais estimer et chérir
autant qu' il se faisoit mépriser et haïr.
Le Baron.

Oh la belle leçon pour la plupart des pères !
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires ;
pour qui ? Pour des ingrats, pour des extravagans,
qui défont en un an l' ouvrage de trente ans.
Cléon.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
le marquis votre fils est-il plus raisonnable ?
Le Baron.

Il a fait comme vous, et n' est plus qu' un escroc ;
et vous le deviendrez, quand par un juste choc
la fortune en courroux vous jettera par terre.
Si j' ai fait à mon fils une inutile guerre,

p27

il en est bien puni, le voilà ruiné,
et par son père même il est abandonné.
L' exemple est fait pour vous, tâchez d' en faire
usage.
Cléon *prenant du tabac* .
Eh bien, dans quarante ans je deviendrai plus sage.
Le Baron *se levant brusquement* .
Dans quarante ans ! Bonjour. Voici mon dernier
point :
vous recherchez ma fille, et vous ne l' aurez point.
Cléon *en riant* .
Dépend-elle de vous ? Songez-vous qu' elle est
veuve,
maîtresse de son sort ?
Le Baron.
Ah ! Vous ferez l' épreuve
que j' en suis maître encor. Je vous donne huit
jours ;
et si dans ce temps-là, prenant un autre cours,
vous ne chassez d' ici tout ce train qui vous pille,
je quitte la maison, et j' emmène ma fille.
Elle m' obéira, n' en doutez nullement.
Adieu. J' ai parlé net, songez-y mûrement.

ACTE 1 SCENE 7

Cléon, le comte.

Cléon.

Il m'embarrasse, au moins ; car j'adore Julie,
et je sacrifierois...

Le Comte.

Vous feriez la folie

p28

de bannir vos amis, de renoncer à tout
pour une femme ? Eh si. Nous viendrons bien à bout
d'adoucir le bonhomme, et j'en fais mon affaire.

Cléon *l'embrassant* .

Que vous m'obligerez !

Le Comte.

Allez, laissez-moi faire ;
nous irons notre train, et nous épouserons.

Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.

Je répons de Julie, et je sais la manière
de l'obtenir.

Cléon.

Comment ?

Le Comte.

Ah ! J'aperçois son frère.

ACTE 1 SCENE 8

Cléon, le marquis, le comte.

Le Marquis *accourt et embrasse Cléon* .

Bonjour, mon cher Cléon.

Cléon.

Bonjour, mon cher marquis,
te voilà bien brillant.

Le Marquis.

Tu vois. à ton avis,
penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,

p29

on n'ait pas des secours toujours prêts au besoin ?

Me montrer, m'étaler est mon unique soin,

l'amour fait tout le reste ; il me nourrit,

m'habille,

me fournit de l'argent ; c'est par lui que je brille

à la cour, à la ville, aux spectacles, au cours :

riche sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.

Va, mon cher, on a tout quand on a du mérite.

Cléon *en riant* .

Le tien rend à merveille, et je t' en félicite.

Le Marquis.

Je suis sec, abîmé, ruiné ; mais, parbleu,
j' ai deux bons appuis.

Cléon.

Quels ?

Le Marquis.

Les femmes et le jeu.

Depuis que je suis gueux, je vis dans l' abondance.

Si, comme toi, j' étois au sein de l' opulence,
je me délivrerois d' un si sot embarras.

Ruine-toi donc vite, et tu m' imiteras.

Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
que je t' apporte ici ?

Cléon.

Nous verrons ; quelle est-elle ?

Le Marquis.

Tu vas être charmé.

Cléon.

De quoi donc ? Dis-le moi.

Le Marquis.

Premièrement... je viens m' enivrer avec toi.

p30

De plus, j' amène ici nombreuse compagnie,
mais moins nombreuse encor que finement choisie.

au comte.

votre cousine en est.

Le Comte.

Cidalise ?

Oui, parbleu.

C' est un friand morceau. Quel enjoûment ! Quel feu !

J' en suis fou.

Le Comte.

à Cléon.

je le crois. Je vous répons d' avance
que vous serez ravi de cette connoissance.

Cléon.

Je la connois, ce sont les plus piquans attraits.

Le Marquis.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.

Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
de faire ici grand' chère, et chère délicate ;
prends donc soin d' ordonner un somptueux repas,
que le vin de Champagne au moins n' y manque pas,
du mousseux ; j' aime à voir dans un verre qui brille,
un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille.

Mais qu' as-tu, mon enfant ? Tu parois inquiet.

Cléon.

Oui, je le suis, ton père en est le seul sujet.

Le Marquis.
Bon ! C' est un vieux rêveur ; est-ce que tu
l' écoutes ?

p31

Cléon.
Il me fait des sermons...
Le Marquis.
Fadaises. Tu redoutes
un censeur envieux des plaisirs que tu prends ?
Cléon.
Mais il m'ôte ta soeur.
Le Marquis.
Et moi je te la rends :
j' ai du crédit sur elle, et, malgré le bonhomme,
elle m' aime toujours ; je veux que l' on m' assomme,
si tu n' es son époux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, bûvons frais, et nargue du vieillard :
compte sur ma parole, elle est très-positive.
Mais à propos, avant que notre monde arrive,
écoute un mot.
il le tire à l' écart.
Cléon.
Eh bien ?
Le Marquis.
Prête-moi cent louis.
Cléon *lui donnant sa bourse* .
J' ai mille écus sur moi.
Le Marquis *la saisissant* .
Bon, je m' en réjouis,
c' est autant d' avancé sur le présent de nôce.
Cléon.
Quelqu' un entre céans.
Le Comte.
Oui, j' entends un carrosse.

p32

Le Marquis.
Que je vais m' en donner !
Cléon *en souriant* .
Oh, je n' en doute pas.
Le Marquis *prenant Cléon sous le bras* .
Allons, vive la joie, et faisons grand fracas.

ACTE 2 SCENE 1

p33

Julie, Finette.
Finette.

Vous faussez compagnie ?

Julie.

ô ciel ! Quelle cohue !

Je n' y puis plus tenir.

Finette.

Vous voilà bien émue ?

Julie.

Qui ne le seroit pas ? C' est un tas de joueurs, de joueuses, de foux, de libertins ; mes pleurs auroient fait remarquer la douleur qui m' accable, je me suis éclipsée.

Finette.

On n' est donc pas à table ?

Julie.

Non, Finette ; on attend six convives nouveaux.

Finette.

Et qui sont, s' il vous plaît, tous ces originaux ?

Julie.

Le premier, c' est mon frère.

p34

Finette.

Oh, le bon personnage !

Je crois qu' il fait beau bruit.

Julie.

Il assomme.

Finette.

Je gage

que la vieille Araminte est céans.

Julie.

Oui vraiment ;

elle lorgne Carton, son insipide amant, qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse :

il joue, et perd toujours, la vieille est sa ressource,

et scandaleusement se ruine pour lui.

Finette.

à soixante ans passés !

Julie.

Pour augmenter l' ennui,

mon frère a fait venir l' orgueilleuse Bélise,

la prude Arsinoé, la jeune Cidalise,

coquette impertinente, et folle au par-dessus,

qui sôûtient que la mode est de ne rougir plus.

Elle agace Cléon ; lui, selon sa coûtume,

prend feu d' abord pour elle. On feroit un volume

des portraits singuliers de tous ceux qu' aujourd' hui

Cléon se fait honneur de régaler chez lui,

sur-tout de Florimon dont je hais la présence,

et qui ne sait briller que par son impudence.

Finette.

Ah, Florimon ! Ce gros magistrat débauché,

p35

qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
du cuisinier françois fait son unique livre,
et de vin de Langon dès le matin s' enivre ;
parasite effronté, menteur comme un laquais,
vivant toujours d' emprunt, et ne payant jamais.
Grand homme ! Et pour Cléon utile connoissance !
Julie.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

Finette.

Je pense

que Cléon devient fou.

Julie.

Depuis quelques instans

il a distribué quinze ou vingt mille francs.

Sa vanité triomphe, et tient sa bourse ouverte
à tous venans.

Finette.

Cet homme est tout près de sa perte.

Julie.

Il y court tant qu' il peut.

Finette.

Ne le ménageons plus.

à propos, avez-vous touché vingt mille écus ?

Julie.

Oui, le comte tantôt m' a remis cette somme.

Finette.

Ah ! Tant mieux. Vous voyez que c' est un galant
homme.

Julie.

Ou plustôt un indigne.

Finette.

Il le faut ignorer ;

p36

donnez-lui tout au moins quelque lieu d' espérer.

Julie.

Je l' ai moins maltraité, c' est ce que j' ai pû faire.

Finette.

Il croit vous acquérir.

Julie.

Il verra le contraire ;

mais je ne puis penser sans un chagrin cuisant,
que Cléon me croyant en un besoin pressant,
loin de venir m' offrir une ressource prompte,

pour s' y déterminer, ait consulté le comte.
Belle délicatesse ! Encor si vous l' aimiez,
ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez ;
mais aimant son argent bien plus que sa personne,
qu' importe que son coeur ou sa main vous le donne ?

Julie.

Que tu me connois mal !

Finette.

Je jurerois que non.

Julie.

Malgré tes faux soupçons, j' aime toûjours Cléon ;
c' est l' amour le plus vif...

Finette.

Oui, l' amour des pistoles.

On ne m' éblouit point par de belles paroles.

Julie *vivement* .

Oh ! Tu me fâcheras si tu ne me crois point.

Finette.

Eh bien, cela posé, traitons un autre point.

p37

Je ne m' étonne plus si céans l' argent roule,
et si des emprunteurs il attire la foule.

Julie.

Comment ?

Finette.

Pour mériter encor mieux votre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour !
Il a vendu sous main une terre à Dorante,
terre qui vaut au moins dix mille écus de rente :
ce marché s' est conclu sans qu' on en ait sù rien,
mais Pasquin m' a tout dit. Vous soûriez ! Eh bien,
qu' en dites-vous ?

Julie.

Je dis... que l' affaire est très-bonne.

Finette.

Oui, pour les emprunteurs... votre sang froid
m' étonne.

Julie.

Je sais le fait.

Finette.

Comment et quand l' avez-vous sù ?

Julie.

J' ai conduit le marché, c' est moi qui l' ai conclu.

Finette.

Qui, vous ? Autoriser la plus haute sottise...

Julie.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

Finette.

Quoi ?

Dorante n' a fait que me prêter son nom,

en achetant sous main la terre de Cléon.

p38

Cette terre est à moi, car je l' ai bien payée ;
mais Cléon n' en sait rien.
Finette.
Je suis extasiée !
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptans ?
Julie *en riant* .
C' est le vendeur.
Finette.
Cléon ?
Julie.
Oui, par ses dons fréquens.
Finette.
Le trait est tout nouveau.
Julie.
Ne m' en fais point la guerre.
Finette.
Des deniers du vendeur vous achetez sa terre !
Julie.
Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets ?
Je te dirai bien plus, mais garde mes secrets,
j' ai déjà retiré mon argent en partie ;
j' en veux tirer encore, et je ne suis sortie
que pour donner l' alarme à mon prodigue amant :
il viendra me chercher, je vais feindre un moment
que je romps avec lui ; tu verras sa faiblesse,
il va m' offrir... il vient, seconde mon adresse,
et de l' argent compté pour l' acquisition,
nous sauverons encore une autre portion.

ACTE 2 SCENE 2

p39

Cléon, Julie, Finette.
Cléon.
Madame, vous avez bien peu de complaisance !
Quoi ! Me laisser ainsi ? Vous devriez, je pense,
m' aider à recevoir...
Julie.
Moi, Cléon, vous aider
à vous perdre ? Chez vous on vient vous obséder,
on vous pille à mes yeux, et je serai tranquille ?
Non, non, j' ai fait sur vous un effort inutile,

il faut rompre.
Cléon.
Il faut rompre ?
Finette.
Oui, monsieur, à l' instant.
Madame parle juste, et j' en ferois autant.
Cléon à *Julie* .
Est-ce donc là le prix d' une amour si parfaite ?
Finette.
Chansons que tout cela.
à *Julie*.
vîte, faisons retraite.
Cléon.
Finette est contre moi ?
Finette.
Si je suis contre vous ?
Comme un tigre.

p40

Cléon.
Et pourquoi ?
Finette.
Prendra-t-elle un époux
qui prodigue ses biens, qui les met au pillage ?
Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage.
Cléon à *Julie* .
Souffrez...
Finette *emmenant Julie* .
Point de quartier.
Cléon *arrétant Julie* .
Je vous promets qu' un jour...
Finette *poussant Julie* .
Promettez, promettez ; mais adieu, sans retour.
Cléon à *Julie* .
Voulez-vous que je meure ?
Finette *entraînant Julie* .
à vous permis.
Cléon *la retenant* .
Madame...
Finette à *Julie qui s' arrête* .
Fuyez, il vous séduit.
Cléon.
Un moment.
Finette *voyant qu' elle regarde Cléon* .
Quelle femme !
Julie à *Cléon* .
Voulez-vous mériter et mon coeur et ma foi ?
Cléon.
Si je le veux !

Julie.

Eh bien, vivez seul avec moi ;
allons à votre terre, un séjour si tranquille
vous dédommagera des plaisirs de la ville,
si le don de ma main, si mon fidèle amour...

Finette.

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour !
C' est un château superbe, un parc d' une étendue
surprenante, des eaux, et la plus belle vûe !
Bref, c' est une merveille, outre les revenus
qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

Julie.

Mais partons dès demain.

Finette.

Soit.

Julie.

Vous ne dites mot.

Cléon à *part* .

Dorante m' a trahi, je suis pris comme un sot.

Julie d' un air piqué .

Vous avez bonne grace à garder le silence,
au lieu de me marquer votre reconnaissance.

Finette à *Julie* .

Il me vient un soupçon ; le dirai-je tout haut ?

Julie.

Parle.

Finette.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut,

p42

et cette maison-ci sera bien-tôt vendue ;
ainsi mariez-vous pour coucher dans la rue.

Julie à *Cléon* .

Insensé !

Cléon.

Je vois bien que Dorante me perd,
et le traître qu' il est vous a tout découvert.

Julie.

Oui, cruel, je sais tout, et je vais à mon père
découvrir au plus tôt cet odieux mystère.

Cléon l' *arrêtant* .

Ah ! S' il en est instruit, il vous emmenera,
et mon oncle, à coup sûr, me deshéritera.

Finette à *Cléon* .

Mais comment voulez-vous qu' une femme se taise ?

Quand je garde un secret, j' ai les pieds sur la
braise.

Julie à *Cléon* .

Puis-je me dispenser de lui faire savoir...
Cléon.
Si vous me décelez, craignez mon desespoir.
Finette à Cléon .
Que ferez-vous ?
Cléon *mettant la main sur la garde de son épée* .
Je veux me percer à sa vûe.
Finette.
Vous ? Vous n' en ferez rien.
Cléon.
Que la foudre me tue,
si mon bras à l' instant ne termine mon sort !
Je remplirai vos voeux, si vous voulez ma mort.

Finette *se mettant entre deux* .
Doucement ; nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu' un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d' argent ?
Cléon.
Deux cens mille écus.
Finette à Cléon .
Bon. Est-ce en argent comptant ?
Julie.
Oui, j' en suis sûre.
Finette à Cléon .
Oh çà, combien lui donnez-vous
pour enchaîner sa langue et calmer son courroux ?
Cléon.
Tout ce qu' elle voudra.
Finette.
Cent mille francs. La faute
mériteroit, sans doute, une amende plus haute,
c' est marché donné ; mais nous avons le coeur bon.
Cléon.
Je reviens à l' instant.
Finette *l' arrêtant* .
Une fille, dit-on,
se taît mal-aisément ; j' ai le malheur de l' être,
et je crains...
Cléon *en riant* .
Je t' entends.

ACTE 2 SCENE 3

p44

Julie, Finette.

elles rient dès que Cléon est sorti.

Finette.

De pareils coups de maître
n' appartiennent qu' à vous.

Julie.

Tu vois bien que Cléon
ne me soupçonne point de l' acquisition.

Finette.

Et vous voyez aussi qu' avec assez d' adresse
je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse.

Julie.

Il est vrai ; mais Cléon va te récompenser...

Finette.

De l' avoir attrapé. Qu' il sait bien dépenser
son argent !

Julie.

Tu le vois.

Finette.

Il faut peu de science
pour en tirer de lui : ma foi, c' est conscience.

Ne vous sentez-vous point quelque secret remord ?

Julie.

Pas le moindre.

p45

Finette.

Tant mieux ; nous voilà donc d' accord
pour le bien pressurer.

Julie.

C' est à quoi je m' occupe.

Finette.

Ma foi, vive un amant, quand il est aussi dupe.

Julie.

S' il ne l' est que de moi, je plains peu son
malheur.

ACTE 2 SCENE 4

Cléon, Julie, Finette.

Cléon *présentant des papiers à Julie* .

Voici cent mille francs en billets au porteur.

Finette à *Cléon* .

Ils sont bons ?

Julie.

Oui, très-bons, et j' en suis satisfaite.

Cléon *donnant une bourse à Finette* .

Et voici de quoi rendre une fille muette.

Finette.

La dose est-elle forte ?

Cléon.
Oui, cent louis.
Finette.
Enfin
j' ai trouvé pour mon mal un savant médecin ;

p46

en serrant la bourse.
prenons donc son remède. Ah ! Je me sens guérie.
Et vous, madame ?
Julie.
Eh mais...
Cléon à *Julie* .
Oh çà, sans raillerie,
sommes-nous bons amis ?
Julie.
Il le faut bien, Cléon.
Cléon.
Vous ne direz donc rien à monsieur le baron ?
Julie.
Soyez tranquille.
Cléon à *Finette* .
Et toi ?
Finette.
Moi ? Je n' ai plus de langue.
Permettez-moi pourtant une courte harangue.
à vous guérir vous-même employez tout votre art.
Cléon.
J' y ferai mes efforts.
Julie.
Mais ce sera trop tard,
si vous ne vous hâtez.
Cléon.
Oh ! J' ai double ressource.
Finette.
Tout le monde s' empresse à vous couper la bourse.
Cléon.
Eh peut-on l' épuiser ? Je suis seul héritier
de mon oncle.

p47

Julie.
Il est vrai.
Cléon.
C' est un vieux usurier
qui ménage pour moi des richesses immenses
et sa mort va bien-tôt relever mes finances.

Au surplus, feu mon père a mis sur un vaisseau
plus de cent mille écus.

Finette.

C' est de l' argent sur l' eau ;
la mer est bien perfide.

Cléon.

Oui ; mais à pleine voile
mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

Julie.

Elle peut se lasser.

Cléon.

Plus de moralité ;
j' achète noblement un peu de liberté :
pour m' en laisser jouir, que votre complaisance
du moins soit de mes dons la douce récompense.

Julie.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le
souffrir.

Cléon *lui prenant la main* .

M' aimez-vous ?

Julie *tendrement* .

C' est un mal dont je ne puis guérir.

Cléon.

Un mal ! Vous me charmez et me faites outrage.

Julie *attendrie* .

Adieu, je ne veux pas vous fâcher davantage.

p48

Cléon.

Quoi, vous ne rentrez pas ?

Julie.

Dans un petit instant.

Finette *à Cléon* .

Doublez toujours la dose, et vous serez content.

ACTE 2 SCENE 5

Cléon *seul* .

Au fond, je ne sais plus que penser de Julie.

En combien de façons son esprit se replie !

Tantôt douce, attrayante, elle charme mon coeur,
et tantôt ses froideurs m' accablent de douleur.

ACTE 2 SCENE 6

Cléon, le comte.

Le Comte.

Qu' avez-vous ?

Cléon.
Je rêvois.
Le Comte.
à quoi donc ?
Cléon.
à Julie.
Le Comte *en riant* .
Et cela vous excite à la mélancolie ?

p49

Cléon.
Je l' avoue.
Le Comte.
Et pourquoi ?
Je soupçonne, entre nous,
qu' elle veut me tromper.
Le Comte.
Sur quoi le croyez-vous ?
Cléon.
Je l' accable de biens, et rien ne la contente.
Le Comte *après avoir un peu rêvé* .
écoutez donc, la chose est assez apparente,
on veut vous ruiner, et puis vous planter là.
L' insulte du baron me fait croire cela.
Que voulez-vous ? Souvent je vous plains, je
murmure,
mais je n' ose parler.
Cléon.
Parlez, je vous conjure ;
je vous croirai, peut-être, et je romprai tout net.
Le Comte.
Pouvez-vous différer un si sage projet ?
Cléon.
Oui, je me crains moi-même, et connois ma
foiblesse ;
je romps toûjours mes fers, et j' y rentre sans
cesse.
Le Comte.
Si vous voulez me croire, il est un moyen sûr
pour les rompre à jamais.
Cléon.
Ah ! Qu' il me sera dur

p50

de perdre tout le fruit de tant de dons immenses !
Mais je veux me punir de mes extravagances,
de ma crédulité, de mon aveuglement,

en quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.
Le Comte.

Cidalise pour vous est le plus sûr remède ;
aimez-la.

Cléon.

Je m' y sens vivement disposé :
j' ai voulu lui parler, et ne l' ai pas osé.

Le Comte.

Parlez-lui. Cidalise est d' une humeur charmante,
très-desintéressée, et ma proche parente ;
elle ne dépend plus que de son vieux tuteur,
dont je puis disposer.

Cléon.

Que n' ai-je sur mon coeur
un empire absolu !

Plus il vous tyrannise,
moins il faut lui céder. Ah ! Voici Cidalise.

Voyez si son abord est sombre et sérieux.

Cléon.

Tout me paroît en elle aimable et gracieux.

ACTE 2 SCENE 7

p51

Cidalise, Cléon, le comte.

Cidalise.

Messieurs, la compagnie est complete et
nombreuse ;
mais franchement, sans vous, je la trouve
ennuyeuse,
et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
qui vous tient à l' écart ?

Le Comte.

Nous formons un projet.

Cidalise.

Quel projet ?

Le Comte.

Nous voulons vous marier.

Cidalise.

Chimère !

Le Comte.

Pourquoi donc ?

Cidalise.

Oh, pourquoi ;

regardant tendrement Cléon.

c' est que je desespère
d' être unie à celui que je voudrais avoir.

Le Comte, *bas à Cléon* .
L'entendez-vous ?
Cléon.
Fort bien.
à Cidalise.
vos yeux ont tout pouvoir.
Cidalise.
Point du tout. Jugez-en ; le seul homme que j' aime,

p52

aime une autre que moi : mon malheur est extrême,
comme vous le voyez, et je puis vous jurer
que je le pleurerois, si je savois pleurer ;
mais ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule ! *elle rit*.
Cléon.
Ah ! Cessez, Cidalise,
de faire tant d' outrages à vos divins appas.
Vous ! Vous aimez quelqu' un qui ne vous aime pas ?
Cidalise *riant encore plus fort* .
Oui.
Cléon.
Quel est donc l' objet de ce joyeux martyre ?
Cidalise *prenant un air sérieux* .
Vous êtes l' homme à qui je voudrois moins le dire.
Cléon.
Vous le pourriez, je suis un confident discret.
Cidalise *d' un air tendre* .
à quoi vous serviroit de savoir mon secret ?
Cléon *vivement* .
à vous desabuser, à vous faire connoître
que l' on vous aime plus que vous n' aimez peut-être.
Cidalise *en minaudant* .
On pourroit me le dire, et je n' en croirois rien.
Cléon.
Pourquoi ?
Cidalise.
Celui que j' aime est pris dans un lien
dont il ne peut sortir, je n' en suis que trop sûre.
C' est dommage pourtant ; car au fond, la nature,

p53

en nous formant tous deux, forma la même humeur ;
il aime le fracas, je l' aime à la fureur ;
il est gai, complaisant, libéral, magnifique,
je vous en offre autant ; égal, doux, pacifique,
ce sont mes qualités : bien loin que l' avenir

occupe son esprit, il fait tout son plaisir
de jouir du présent sans en craindre la suite ;
morale qui me charme, et règle ma conduite :
beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
et prêtant son argent sans jamais balancer ;
foiblesse d' un bon coeur, d' une ame généreuse
qui quadre avec la mienne, et me rendroit heureuse.
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien,
qu' en faisant son portrait, je crois faire le
mien.

Le Comte.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

Cidalise *en riant* .

L' entreprendriez-vous ?

Le Comte.

C' est à quoi je m' engage.

Cidalise.

Chimère, encore un coup.

Le Comte *montrant Cléon* .

Voici ma caution.

Cidalise.

Monsieur vous répondra que l' homme en question
est si bien engagé, qu' il n' ose s' en dédire.

Cléon.

Vous vous trompez : sur lui vous prenez tant
d' empire,

p54

que pour peu que vos yeux daignent l' encourager,
sous vos aimables loix il viendra se ranger.

Cidalise *tendrement* .

Il se trompe, et jamais il n' aura ce courage.

Cléon *lui baisant la main* .

Il l' aura, j' en répons.

Cidalise.

Eh bien, qu' il se dégage,
et me rapporte un coeur qu' il avoit mal placé,
et nous pourrons finir le projet commencé.

Cléon.

Vous lui promettez donc...

Cidalise.

Oh ! J' ai dit, ce me semble,
tout ce qu' il falloir dire ; ajustez-vous ensemble,
vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l' entretien,
vous avez de l' esprit, et vous m' entendez bien.
Sans adieu.

ACTE 2 SCENE 8

Cléon, le comte.

Le Comte.

Quel rapport, et quelle sympathie !

Cléon.

Cidalise doit être une femme accomplie.

Le Comte.

N' est-il pas vrai ?

p55

Cléon.

Sans doute ; il faut que vous m'aidiez...

Le Comte.

Qu'exigez-vous de moi ?

Cléon.

Que vous me dégagez.

Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre ;
que comme nos humeurs...

Le Comte.

Ne me prescrivez rien,
je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique ;
envoyez à Julie un présent magnifique,
pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
et qu'il vous soit permis de former d'autres noeuds :
vous savez à quel point elle est intéressée.

Cléon.

C'est bien dit.

Le Comte.

Le hasard seconde ma pensée.

il tire un écran.

voici les diamans que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez,
les avoit pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre
comme un prix éclatant de votre liberté.

Cléon.

Ce projet me paroît assez bien concerté,
je m'abandonne à vous.

p56

Le Comte.

Je vais trouver Julie.

Rentrez, je rejoindrai bien-tôt la compagnie,
et je vous rendrai compte à l'oreille, en deux mots,
de ce que j'aurai fait.

Cléon *l'embrassant* .

Je vous dois mon repos.

ACTE 2 SCENE 9

Le comte, Julie, Finette.

Julie à *Finette* .

Oui, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance ;
mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

Finette.

Il vous la paiera bien.

Julie *en riant* .
C' est mon intention.
elle aperçoit le comte, et double le pas.
Le Comte *l' arrêtant* .
Madame, où courez-vous ?
Julie.
On m' a dit que Cléon
m' attendoit.
Le Comte.
Non, madame, et même il vous conjure
de ne le plus revoir.
Julie.
Moi ?

p57

Le Comte.
Vous, je vous assure.
Julie *voulant avancer* .
Vous vous moquez, je crois.
Le Comte *la suivant* .
C' est lui qui m' a chargé
du compliment.
Finette *au comte* .
Comment ? On nous donne congé ?
Le Comte.
Congé très-absolu, s' il faut que je le dise.
Julie.
D' où lui vient ce caprice ?
Le Comte.
Il aime Cidalise.
Julie *en riant et voulant avancer* .
Oh ! N' est-ce que cela ?
Le Comte.
Le fait est sérieux,
et c' est un parti pris. Faut-il le prouver mieux ?
Je vous apporte ici ce présent magnifique
il lui montre l' écrin.
pour vous en consoler.
Finette *voulant le prendre* .
Donnez.
Le Comte.
Mais je m' explique,
c' est à condition que vous lui permettez
de suivre son penchant.
Julie *d' un air noble et fier* .
Monsieur, vous lui direz

p58

que mon intention n' est point de le contraindre
sur nos engagements qu' il souhaite d' enfreindre ;
que je l' en rends le maître, et que je fais des
vœux

pour qu' une autre que moi puisse le rendre heureux,
quoique j' ose en douter ; et qu' au surplus j' accepte
le présent qu' il me fait.

Finette *prenant l' écran* .

Bon cela : le précepte

qu' on m' a le plus prêché, que j' ai le mieux suivi,
c' est qu' il faut toujours prendre.

Le Comte.

Il sera très-ravi

d' un procédé si doux. Oserois-je vous dire
que l' unique bonheur pour lequel je soupire,
c' est que son inconstance et son aveuglement
vous fassent écouter un plus fidèle amant ?

Je sais bien que toujours circonspecte et sévère,
votre vertu vous tient soumise à votre père.

Consentez-y, madame, et je vais lui parler.

Julie *d' un air froid* .

Vous le pouvez, monsieur.

Le Comte.

Mais, sans dissimuler.

Si je puis obtenir que le baron prononce
en ma faveur...

Julie.

Pour lors je vous ferai réponse.

Le Comte.

Cela suffit, madame, et je n' oublierai rien,
comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

ACTE 2 SCENE 10

p59

Julie, Finette.

Julie *en souriant* .

Ah ! S' il peut l' obtenir, je consens qu' il
m' épouse.

Le perfide !

Finette.

Après tout, n' êtes-vous point jalouse
de Cidalise ?

Julie *en riant* .

Moi ? Non, Finette, à coup sûr.

Finette.

Un congé cependant est un morceau bien dur.

Au fond, j' en suis piquée, et j' en rougis de honte.
Julie.
Moi, j' en ris de bon coeur ; c' est un des tours du comte.
Finette.
Mais enfin, si Cléon...
Julie.
Dès que je le voudrai,
en esclave à mes pieds je le rapellerai.
Tel est de la vertu l' ascendant légitime.
L' amour est tout puissant, s' il règne avec l' estime.
Finette *ouvrant l' écran* .
En tout cas, nous avons de quoi nous soûtenir.
Julie.
Allons chercher mon père ; il faut le prévenir
sur les offres du comte, et dicter sa réponse,

p61

qui doit être pesée avant qu' il la prononce.
Finette.
Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami ;
il faut avec un fourbe être fourbe et demi.

ACTE 3 SCENE 1

Pasquin *seul* .
Quel éclat ! Quel fracas ! Quelle diable de vie !
Quoi ! Quarante couverts et la table remplie !
Vins de tous les pays, tant de mets délicats,
qu' une ville, je crois, ne les mangeroit pas ;
trente musiciens, symphonistes avides,
qui sont entrés céans la bourse et le corps vuides,
qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
et s' en vont tour à tour s' enivrer au buffet ;
des galans pleins de vin, qui déclarent leurs
flammes ;
par-dessus tout cela, le caquet de vingt femmes ;
et Cléon transporté, qui ne s' occupe à rien,
qu' à provoquer les gens à dévorer son bien.

ACTE 3 SCENE 2

Finette, Pasquin.
Finette.
Ah ! Te voilà, Pasquin ? Que fais-tu ?
Pasquin.
Je médite

sur les faits de mon maître. ô cervelle maudite !

Finette.

Comment, cela t' afflige ?

Pasquin.

Eh ! Puis-je, sans douleur,

voir périr tous les biens de ce dissipateur ?

Les trésors de Crésus ne pourroient lui suffire.

Finette.

Crois-moi, profitons-en, et n' en faisons que rire.

L' exemple de ce chien, que tu citois tantôt,

m' a frappée ; et je vois que c' est un grand défaut
que de s' embarrasser des sottises des autres.

Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres :

c' est ce qui me console.

Pasquin.

ô le bon petit coeur !

Finette.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur,

mais je m' en suis guérie.

Pasquin.

Aussi fait ta maîtresse.

Qu' elle a bon appétit !

Finette.

Elle dévore. Adresse,

complaisance, rigueurs, ruptures et retours,

elle met tout en oeuvre, et profite toujours.

Mais le meilleur de tout, c' est que monsieur le
comte

s' intéresse pour nous très-vivement.

Pasquin.

Je compte

que vous n' y perdrez pas.

p63

Finette.

Tu sais bien que Gripon,

votre honnête intendant, est un maître fripon.

Pasquin.

Le fait est clair. Eh bien ?

Finette.

Le comte le menace

de le faire danser au milieu d' une place,

si de son brigandage il ne fait pas raison.

Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,

vient de nous apporter, par les ordres du comte,

soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
sur ce qu' il doit lâcher par restitution.

Sa taxe étant payée, on portera Cléon,

par l' appas toujours sûr d' une modique somme,

à signer que Gripon est un très-honnête homme ;

tel est le marché fait entre le comte et lui.

Pasquin.

Quel est le plus fripon de vous tous ?

Finette.

Aujourd' hui

pareille question est un peu trop subtile ;
on passe sur l' honnête, et l' on songe à l' utile.

Pasquin.

Ta maîtresse, à coup sûr, s' occupe du dernier,
et laisse aux sots le soin de songer au premier.

Finette.

Ma maîtresse prétend que rien n' est plus honnête
que sa façon d' agir, et se fait une fête
de ruiner Cléon, afin de lui garder
ce qu' elle sauvera.

p64

Pasquin.

Pour me persuader,
il me faut des effets : ils vont bien-tôt paroître,
le dénoûment approche.

Finette.

Il approche ?

Pasquin.

Oui. Mon maître,
sans s' en apercevoir, est ruiné tout net.
Il brille ; mais, ma foi, c' est en faisant binet.
On va, pour l' achever, jouer un jeu terrible.
Mon maître taillera ; crois-tu qu' il soit possible
qu' il évite sa perte ? Il joue étourdiment,
tient tout et ne voit rien ; tu juges aisément
que sa banque se fond en jouant de la sorte,
et que ce qu' il y met, tout le monde l' emporte.

Finette.

Il faut que ma maîtresse en tire aussi sa part ;
car elle sait à fond tous les jeux de hasard,
et son bonheur, au moins, égale son adresse.

Pasquin.

Mais, Cléon, m' a-t-on dit, rompt avec ta maîtresse.

Finette.

Cette rupture-là nous inquiète peu ;
d' ailleurs, pour son argent, chacun se met au jeu,
c' est la règle.

Pasquin.

Courage, achevez le pauvre homme ;
les autres l' ont blessé, ta maîtresse l' assomme.
Encor si son cher oncle avoit la charité

p65

de se laisser mourir ! Cléon ressuscité
reprendrait son éclat ; mais, morbleu, le vieux
reistre
a déjà si souvent attrapé mon cher maître...
Finette.
Les loix devraient défendre à ces vieux opulens,
qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans ;
mais ces oncles malins sont cloués à la vie.
Pasquin.
Le nôtre est tous les ans deux fois à l' agonie,
un courier diligent vient nous en avertir ;
pour aller l' enterrer nous songeons à partir,
quand un autre courier, qui jusqu' au coeur nous
frappe,
arrive et nous apprend que le traître en réchappe,
malgré deux médecins qui ne le quittent pas.
Finette.
Deux médecins n' ont pû lui donner le trépas ?
Il ne mourra jamais.
Pasquin.
Je ne suis point tranquille,
on vient de m' avertir qu' il est en cette ville.
Ah ! Si ce vieux avare alloit venir céans,
pendant tout le fracas que l' on fait là-dedans,
lui qui mène une vie et misérable et dure,
il deshériterait son neveu.
Finette.
Chose sûre.
Tu devrais prévenir...
Pasquin.
Morbleu, tout est perdu,
voici l' homme lui-même, il n' est point attendu.

p66

ô le malin vieillard ! Il s' est mis dans la tête
de venir nous surprendre et de troubler la fête.
Que lui dire ? Aide-moi.
Finette.
J' y ferai de mon mieux.
Il se parle, écoutons.
ils se rangent dans un coin du théâtre.

ACTE 3 SCENE 3

Géronte, Finette, Pasquin.
Géronte *sans les voir* .
Oui, je suis curieux
de voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,

s' est si bien réformé ; car tenir et promettre
ce sont deux.
Pasquin à *part* .
Vraiment oui.
Géronte.
Si je l' en crois pourtant,
il vit comme un Caton. Que je serois content
s' il m' avoit mandé vrai !
Pasquin à *Finette* .
Bon, voilà notre texte,
il faut broder dessus, et, sous quelque prétexte,
éloigner ce fâcheux.
Finette.
Comment, j' appuierai.

p67

Géronte.
S' il me trompe, jamais je ne le reverrai,
et de tous mes grands biens je ferai le partage
entre gens qui sauront en faire un bon usage.
Pasquin à *Finette* .
Ne te l' ai-je pas dit ?
Finette.
Le péril est pressant.
Pasquin.
Abordons-le, et prenons l' air tendre et caressant.
Pasquin lui embrassant les genoux.
ah ! Monsieur, est-ce vous ?
Finette lui prenant les mains .
Quel bonheur ! Quelle joie
de vous revoir !
Pasquin.
Monsieur, il suffit qu' on vous voie
pour sentir des transports...
Géronte.
Bonjour. Et mon neveu,
comment se porte-t-il ?
Pasquin.
Assez bien depuis peu.
Géronte.
Depuis peu ! Comment donc ? A-t-il été malade ?
Pasquin.
Oui. L' étude, à mon sens, est un plaisir bien fade ;
cependant c' est le seul auquel il s' est réduit,
la lecture à présent l' occupe jour et nuit.
Géronte.
Tout de bon ? La nouvelle est pour moi bien
charmante ;

p68

mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

Pasquin.

Trop d' application l' a fort incommodé ;
mais sa santé revient.

Géronte.

Il ne m' a point mandé
qu' il eût été malade.

Pasquin.

Hélas ! Il n' avoit garde.

Géronte.

Pourquoi ?

Pasquin.

Vous affliger ? Voulez-vous qu' il hasarde
une santé, l' objet de son attention ?
Car il se sent pour vous une inclination,
un amour, un respect... demandez à Finette.

Finette.

Tenez, monsieur, depuis qu' il vit dans la
retraite,
son amitié pour vous s' est augmentée encor.
Ma foi, c' est un neveu qui vaut son pesant d' or ;
demandez à Pasquin.

Géronte.

Vous me comblez de joie.

Enfin, le voilà sage, et dans la bonne voie.

Finette.

On n' y peut être mieux ; c' est une gravité,
c' est une modestie, une docilité,
une discrétion...

Géronte.

Fort bien, ma douce amie ;
mais vous ne parlez point de son économie,
c' est le point capital.

p69

Finette.

Bon ! Il est trop mesquin,
trop dur.

Géronte.

Me dis-tu vrai ?

Finette.

Demandez à Pasquin.

Pasquin.

Son ménage à présent va jusqu' à l' avarice.

Géronte.

ô le brave garçon ! On dit que c' est un vice ;

Finette.

Fi donc.

Géronte.

Mais, à mon sens, le plaisir d' amasser

surpasse infiniment celui de dépenser.

Pasquin.

Voilà ce qu' il nous dit.

Géronte.

Mais c' est donc un autre homme ?

Pasquin.

Oui, monsieur. Savez-vous qu' à présent on le nomme

le petit Harpagon ?

Géronte.

Vous me flattez.

Finette.

Qui, nous ?

Je vous jure qu' il est aussi ladre que vous ;
c' est tout dire.

Pasquin.

Oui, ma foi.

p70

Géronte *tirant son mouchoir* .

Sur mon honneur, je pleure
de surprise et de joie. Il faut que tout à l' heure
je l' embrasse.

Pasquin *l' arrêtant* .

Ah ! Monsieur, n' entrez pas.

Géronte.

Et pourquoi ?

Pasquin *embarrassé* .

Demandez à Finette, elle sait mieux que moi...

Finette.

Monsieur... c' est qu' il s' est fait... une étrange
habitude...

pendant toutes les nuits... il s' applique à l' étude,
et ne s' endort jamais... qu' après qu' il a dîné.

Géronte.

Parbleu, plus vous parlez, plus je suis étonné :
un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n' a voulu rien apprendre,
qui haïssoit l' étude à la mort, maintenant
passe les nuits à lire !

Pasquin.

Il est plus surprenant
de l' avoir vû prodigue, et de le voir avare.

Finette.

L' homme est un animal si changeant, si bizarre !

Géronte.

Mais, l' éveiller pour moi, n' est pas un grand malheur.

Je veux le voir, entrons.

Finette *le retenant* .

Auriez-vous bien le coeur
d' interrompre son somme ?

Géronte.

Oui.

Pasquin *le retenant à son tour* .

Souffrez qu' on vous dise
qu' un réveil en sursaut...

Géronte *se débarrassant* .

Tarare !

Finette *le rattrapant* .

La surprise
peut rendre malade, attendez à ce soir.

Géronte.

Non, ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

Pasquin.

Puisque vous résistez à ce qu' on vous conseille,
pour le surprendre moins, souffrez que je
l' éveille.

Géronte.

Et bien, va l' avertir que je l' attends ici.

ACTE 3 SCENE 4

Géronte, Finette.

Géronte.

Mais j' entends un grand bruit ! Que veut dire ceci !

Finette.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
il fait venir ici, pour des expériences,
grand nombre de savans, esprits vifs, pointilleux,
gens qui sur un fétu jasant une heure ou deux,

en dissertations fièrement se répandent,
et font un si grand bruit, que les voisins
l' entendent.

Géronte.

Des savans !

Finette.

Ici près le cercle est assemblé.

Géronte.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé.

Finette.

Oh, point ; car, pour se mettre à l' abri du
tapage,
il monte prudemment jusqu' au troisième étage,
il s' endort, il s' éveille, il descend ; on lui dit
ce que l' on a conclu, dont il fait son profit.

Il faut voir quelquefois comme il les contrarie.
Géronte.
Mais, à propos, quand donc est-ce qu' il se marie ?
Julie est un parti qui lui convient très-fort ;
s' il ne l' épousoit pas, il auroit très-grand tort.
Je veux tout au plus tôt faire ce mariage,
et c' est-là proprement l' objet de mon voyage.
Voilà le frein qu' il faut donner à mon neveu.
Finette.
C' est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.
Géronte.
D' ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
je ne vois plus d' obstacle à cet engagement.

ACTE 3 SCENE 5

p73

Géronte, Cléon, Pasquin, Finette.
Cléon *accourant les bras ouverts* .
Je revois mon cher oncle ! Ah, quel ravissement !
Géronte.
Venez, embrassez-moi ; ce que j' apprends me charme.
Grace au ciel me voilà hors de crainte et d' alarme :
vous n' êtes plus le même, à ce que l' on me dit.
Quel heureux changement !
Cléon *d' un air sérieux* .
J' ai bien fait mon profit
de vos sages discours, de vos lettres prudentes.
Pasquin.
Oh, oui.
Cléon.
Des jeunes gens les passions ardentes
les entraînent souvent dans des égaremens ;
mais, pour les bons esprits, il est de bons momens.
Après beaucoup d' efforts j' ai réformé ma vie :
vous imiter, vous plaire, est toute mon envie.
J' ai pris le bon chemin, et j' y veux demeurer.
Finette *à Géronte* .
Vous voyez.
Pasquin *à Géronte* .
Comme vous, cela me fait pleurer.
N' êtes-vous pas touché d' une telle réforme ?

p74

Géronte à *Cléon* .
Oui ; mais pendant la nuit la santé veut qu' on
dorme,
on s' échauffe à veiller.
Cléon.
Oh, je ne veille plus.
Géronte.
On m' assure pourtant...
Cléon.
C' est un mensonge.
Pasquin.
Abus,
de prétendre cacher la mauvaise habitude
que vous avez.
Cléon.
De quoi ?
Pasquin *lui faisant des signes* .
De donner à l' étude
toutes les nuits, au lieu de les passer au lit.
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.
Cléon à *Géronte* .
Il faut vous l' avouer, jour et nuit j' étudie.
Géronte.
Je ne m' étonne plus de votre maladie.
Cléon *surpris* .
Je ne suis point malade, et ne l' ai point été.
Finette.
Quoi ! Les veilles n' ont pas troublé votre santé ?
Vous n' avez pas senti de certaines atteintes...
Pasquin.
Et que diable, monsieur, mettons bas toutes feintes.

p75

Oserez-vous nier que l' application...
Cléon *embarrassé* .
Il est vrai, j' ai senti... quelque altération...
par l' excès du travail, et n' osois vous le dire,
de peur de vous fâcher ; mais...
Pasquin.
Moi, pour un empire
je ne mentirois pas.
à *Géronte*.
avec tous ces efforts,
mon maître se ruine et l' esprit et le corps.
Géronte *en colère* .
Je ne veux point cela.
Cléon.
Mon oncle, la science
a des attraits si vifs !
Géronte.
J' ai fait l' expérience,

mon neveu, qu' un docteur est souvent un grand sot.
L' étude appesantit, et n' est point votre lot.
On peut par-ci, par-là, vaquer à la lecture ;
mais c' est folie à vous de forcer la nature.
à gouverner vos biens, soyez très-diligent,
mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent
quand vous vous ennuyez.
Cléon.
J' en fais tous mes délices.
Géronte.
Plus on aime l' argent, et moins on a de vices,
le soin d' en amasser occupe tout le coeur,
et quiconque s' y livre, y trouve son bonheur.

p76

Un ami qu' on implore, ou refuse, ou chancèle,
l' argent est un ami toujours prompt et fidèle :
le plaisir d' entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu' on sait que l' on peut remplir tous ses
desirs,
qu' on en a les moyens, notre ame est satisfaite :
de tout ce que je vois je puis faire l' emplette,
et cela me suffit. J' admire un beau château ?
Il ne tiendrait qu' à moi d' en avoir un plus beau,
me dis-je. J' aperçois une femme charmante ?
Je l' aurai si je veux, et cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux,
mon coffre le renferme, et je l' ai sous mes yeux,
sous ma main ; et par-là, l' avarice qu' on blâme,
est le plaisir des sens, et le charme de l' ame.
Cléon.
Que c' est bien dit, mon oncle ! Aussi mon plus
grand soin
est de thésauriser.
Pasquin.
J' en suis un bon témoin.
C' est un charme de voir comme mon maître amasse.
Cléon.
J' ai beaucoup dépensé ; mais à la fin tout lasse,
je n' ai plus de plaisir qu' à compter de l' argent.
Finette.
Et qu' à le dépenser... comme un homme prudent.
Géronte.
Fort bien.
Cléon.
Je ne veux plus manger mon blé en herbe.
Géronte.
Vous portez là pourtant un habit bien superbe !

p77

Cléon.

J' achève de l' user, au lieu de le donner.

Géronte.

Bon. Quand il sera vieux, faites-le retourner,
puis il vous durera cinq ou six ans encore.

Cléon *lui faisant la révérence* .

Je n' y manquerai pas.

Géronte.

Le faste...

Cléon.

Je l' abhorre.

Géronte.

Est toûjours ruineux.

Cléon.

Sans doute.

Voyez-moi,

je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
et je veux le porter encor plus de dix autres.

Pasquin *à part* .

Dieu nous en garde !

Géronte.

Quoi ?

Pasquin.

Je lui dis que les nôtres
sont riches à l' excès, et qu' il faut nous garder
desormais de ce luxe. Ah ! Qu' on va brocarder
sur notre économie !

Finette.

Et qu' importe qu' on raille ?

Accumulez toûjours.

p78

Géronte.

C' est bien dit. La canaille,
quand je passe, m' insulte et me siffle souvent.

J' entre, j' ouvre mon coffre, et puis mon cher
argent

me console. J' en ai de quoi remplir deux pipes.

Outre cet argent-là, mes meubles et mes nipes,

j' ai de revenu clair trois cens bons mille francs,

et n' en dépense pas trois mille tous les ans.

Aussi mon tas s' accroît ! Il se renfle !

Pasquin.

Le nôtre

ne se renfle pas tant ; mais nous visons au vôtre,
et nous y parviendrons.

Finette.

Dans peu je vous répons

que votre cher neveu sera si bien en fonds,

qu' il ne comptera plus.

Cléon à *Géronte* .

Où, toute mon envie
est d' atteindre à vos biens.

Géronte.

Que j' ai l' ame ravie
de voir qu' il tienne enfin de son père et de moi !
Continuez, mon cher, vous irez loin.

Pasquin.

Ma foi,
c' est très-bien dit.

Géronte.

D' honneur à la fin je me pique,
et je m' en vais vous faire un présent magnifique,

p79

pour vous récompenser de tout ce que j' apprend.

il tire une petite bourse de cuir.

tenez, mon cher neveu, voilà quatre cens francs
que je vous donne.

Cléon.

à moi ?

Géronte.

Faites-en bon usage ;
je serai libéral tant que vous serez sage.

Cléon *en souriant* .

Vos libéralités sont touchantes.

Pasquin *bas à Cléon* .

Prenez.

Cléon *bas à Pasquin, en lui donnant la bourse* .

Tiens, Pasquin.

Pasquin *bas à Cléon* .

Grand merci.

Géronte à *Cléon* .

Comment ? Vous lui donnez
mon argent ?

Pasquin.

Où, monsieur, mais c' est pour sa dépense.

Comme c' est en moi seul qu' il met sa confiance,
il me charge du soin d' acheter, de payer.

Géronte.

Mais n' es-tu point fripon ? Songes à bien
employer

cette somme : après tout, elle est considérable.

Pasquin.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
pendant plus d' un grand mois.

Géronte *embrassant Cléon* .

Ah ! Je suis enchanté.

ACTE 3 SCENE 6

p80

Cléon, le baron, Géronte, Pasquin, Finette.
Géronte *allant au-devant du baron* .
Mon ami, prenez part à ma félicité ;
souffrez qu' entre vos bras mon transport se
déploie.

Le Baron *l' embrassant* .

Bonjour, mon cher Géronte.

Pasquin à *Finette* .

Ah ! Voici rabat-joie.

Avec ses vérités, il s' en va tout gâter.

Comment le prévenir ?

Finette.

Je m' en vais le tenter.

au baron, bas.

monsieur, un petit mot.

Le Baron.

à *Finette*.

paix.

à *Géronte*.

sachons, je vous prie,
d' où naissent vos transports ?

Géronte.

Mon ame est attendrie
de voir que mon neveu...

Le Baron.

La mienne l' est aussi,
et je compatis fort aux chagrins...

Géronte.

Dieu merci,

je n' ai plus sujet d' en avoir.

p81

Le Baron.

Moi, je pense
que si jamais...

Finette *bas au baron* .

Monsieur, un moment d' audience.

Nous avons...

Le Baron *la repoussant* .

à *Géronte*.

oste-toi. Je...

Pasquin *tirant le baron* .

Deux mots à l' écart.

Le Baron *fort haut* .

Eh ? Plaît-il ?
Pasquin *bas* .
écoutez.
Le Baron à *part* .
Que me veut ce pendart ?
Pasquin *bas au baron* .
Monsieur, c' est que...
Le Baron *le poussant rudement* .
Tais-toi.
Pasquin à *part* .
Que la peste te crève !
bas à Cléon.
aidez-nous ; il s' agit d' empêcher qu' il n' achève,
ou vous êtes perdu.
Le Baron à *Géronte* .
Je suis très-étonné
de vous voir si joyeux.
Cléon au baron .
Il m' a tout pardonné,
monsieur ; laissons cela.

p82

Le Baron à *Géronte* .
Vous êtes bien facile !
Ah ! Si vous m' en croyez...
Cléon au baron .
Vous venez de la ville ?
Que dit-on de nouveau ?
Le Baron.
Ce qu' on dit ? Ah, vraiment,
on parle assez de vous.
Géronte au baron .
C' est sur son changement.
Cléon à Géronte .
Sans doute.
Géronte au baron .
Tout le monde est bien surpris, je pense ?
Le Baron.
En doutez-vous ? Chacun fronde sur sa dépense.
Pasquin à Géronte .
Qu' il vient de retrancher. Rien n' est plus
étonnant.
Le Baron à *Cléon* .
Vous l' avez retranchée ?
Cléon au baron .
Ah ! Monsieur, maintenant
je suis bien revenu de mes erreurs passées,
et mes dépenses sont tellement compassées !
Je suis si réformé...
Le Baron.
Me prend-on pour un fou,

quand on me parle ainsi ? Vous, réformé ? Par où ?
Depuis quand ?
Cléon *faisant des signes au baron* .
Il suffit que mon oncle le croie,

p83

et vous avez grand tort d' interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très-content.
Le Baron.
En effet,
le bonhomme a tout lieu d' être très-satisfait.
Géronte.
Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise.
Le Baron.
Allez, vous radotez, s' il faut que je le dise.
Entendez-vous le bruit que l' on fait là-dedans ?
Géronte.
Oui ; mon neveu chez lui rassemble des savans
qui disputant entr' eux...
Le Baron.
Des savans ! La cervelle
vous tourne, assurément. Vous me la donnez belle
avec vos savans !
Géronte.
Mais...
Le Baron à *Géronte* .
Suivez-moi, vous verrez
des docteurs avec qui vous vous divertirez,
et qui font rude guerre à la mélancolie.
Cléon *bas à Géronte* .
Mon oncle, vous voyez jusqu' où va sa folie.
Géronte *bas à Cléon* .
Il me fait grand pitié !
Le Baron *en riant* .
Parbleu, vous en tenez
avec vos savans ! Ah !

p84

Géronte *d' un ton piqué* .
Pourquoi me rire au nez ?
Pasquin *bas à Géronte* .
Eh, ne l' irritez point, il est dans son délire ;
souvent dans ses accès il se pâme de rire.
Le Baron *riant à gorge déployée* .
Des savans ! Le bon tour que l' on vous joue ici !
Des savans !
il rit encore plus fort.

Géronte à Cléon .
Sur mon ame, il me fait rire aussi.
Oui, baron, des savans.
il rit de tout son coeur.
Le Baron *riant de plus en plus* .
La scène est excellente.
Géronte *riant comme lui* .
Par ma foi, notre ami, vous la rendez plaisante.
les deux vieillards rient démesurément en se moquant l' un de l' autre.
Pasquin *bas à Cléon* .
Ils vont crever tous deux.
Cléon *bas à Pasquin* .
Plût à dieu ! Mais du moins
tâche à m' en délivrer.
Pasquin.
J' y vais mettre mes soins.
Le Baron *reprenant son air sérieux* .
Oh çà, c' est assez ri ; je vois qu' on vous abuse,
et que votre neveu vous prend pour une buse.
Pour finir la dispute, entrons ; bien-tôt, ma foi,
vous verrez qui radote ou de vous, ou de moi.

ACTE 3 SCENE 7

p85

Le marquis, Cléon, le baron, Geronte, Finette,
Pasquin.
Le Marquis *entre tenant une serviette ; il est ivre* .
Eh, Cléon !
Cléon *à part* .
Le bourreau !
Pasquin *à Finette* .
Le marquis ! Comment faire ?
Le Baron.
Ah ! C' est monsieur mon fils !
Le Marquis.
Bonjour, monsieur mon père ;
comment vous portez-vous ?
à Cléon.
que fais-tu donc ici
avec ces bonnes gens ?
Cléon.
Eh ! Tu me perds.
Le Baron *à Geronte* .
Voici
un des savans...

Géronte.
ô ciel !
Le Baron.
Que céans on rassemble.
Le Marquis.
Nous sommes là-dedans plus de quarante ensemble.

p86

Géronte.
Plus de quarante !
Le Marquis *lui frappant sur l' épaule* .
Oui. Bonjour, vieux roquentin,
vous me voyez bien rond : quand on a de bon vin,
on boit à ses amours, cela grimpe à la tête,
et le coeur s' attendrit. Mon cher Cléon, ta fête
te coûtera bon, mais elle te fait honneur.
Le Baron à *Géronte* .
Faites la révérence à monsieur le docteur.
Géronte à *Cléon* .
Ah, ah ! C' est donc ainsi qu' on me berne !
Cléon à *part* .
J' enrage.
Le Marquis à *Géronte* .
Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.
Géronte à *Pasquin* .
Eh bien, maître fripon ?
Pasquin *s' esquivant* .
Très-humble serviteur ;
je m' en vais prendre aussi le bonnet de docteur.
Géronte.
Le scélérat !
à *Finette*.
et toi, madame l' impudente,
peux-tu...
Finette *lui faisant la révérence* .
Mon cher monsieur, je suis votre servante.
Si vous avez du goût pour messieurs les savans,
comptez que jour et nuit on les trouve céans.
Géronte *la poursuivant* .
Tu me railles encor !

ACTE 3 SCENE 8

p87

Cléon, Géronte, le baron, le marquis.

Le Marquis *arrétant Gêronte* .
Respectez le beau sexe,
et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n' avez plus l' appétit sensitif,
le sexe à vos fureurs n' est pas un correctif ;
mais moi qui le révère et qui le trouve aimable...
allons, point de chagrin, venez vous mettre à table,
vous verrez un festin aussi bien entendu...
Gêronte.
Si j' en goûté un morceau, je veux être pendu.
Le Marquis.
Je veux vous enivrer.
Gêronte.
Qui, moi ?
Le Marquis.
Vous, et j' espère
choquer aussi le verre avec monsieur mon père.

ACTE 3 SCENE 9

p88

Cléon, Gêronte, le baron, le marquis, le comte,
Florimon, Carton, Cidalise, Araminte, Bélise,
Arsinoé, *et plusieurs autres convives* .
Florimon à *Cléon* .
Comment donc ? T' éclipser au milieu d' un repas ?
Le Comte à *Cléon* .
Nous venons vous chercher.
Gêronte.
Ah, bon dieu, quel fracas !
Le Baron à *Gêronte* .
Le cercle est assez beau.
Araminte à *Cléon* .
J' étois impatiente
de voir où vous étiez.
Cidalise à *Cléon* .
Peut-on être contente
où l' on ne vous voit pas ?
Arsinoé à *Cléon* .
On se plaint fort de vous.
Qui peut donc si long-temps vous séparer de nous ?
Bélise.
Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
et vous nous plantez-là ? Ce procédé me pique.

p89

Carton à *Cléon* .
Tu nous fais trop languir, il faut nous mettre au
jeu ;
le temps est précieux.
Géronte.
Courage, mon neveu,
la réforme est complète et très-édifiante.
Florimon *au marquis* .
Quel est cet homme-là ?
Le Marquis *prenant la main de Géronte* .
Messieurs, je vous présente
la fleur de la contrée, un oncle gracieux,
prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
pour soutenir Cléon dans sa magnificence.
Cidalise *et toutes les dames le saluent* .
Il veut bien recevoir notre humble révérence.
Le Comte *embrassant Géronte* .
Monsieur, en vérité, j' avois un grand desir
de faire connoissance avec vous.
Florimon *l' embrassant* .
Quel plaisir
de l' embrasser !
Carton *faisant de même* .
Monsieur veut bien me le permettre.
Le Marquis.
Parbleu, j' aurai mon tour, et j' ose me promettre
que monsieur sentira dans cet embrassement
l' excès de l' amitié...
Géronte.
Doucement, doucement.
Le Marquis.
Allons, à toi, Cléon, une tendre accolade.

p90

Cléon *embrassant Géronte avec transport* .
Mon oncle, mon cher oncle.
Géronte *s' essuyant* .
Ah ! J' en serai malade.
Retire-toi, bourreau : tu me fais outrager ;
mais avant qu' il soit peu, je saurai m' en venger.
Cléon.
Quoi ? Lorsque mes amis s' empressent à vous plaire...
Géronte.
Dissipe, mange, bois, ce n' est plus mon affaire,
je t' abandonne.
Le Comte à *Géronte* .
Au fond, de quoi vous plaignez-vous ?
Géronte.
De quoi je me plains ?
Le Comte.

Oui.
Géronte.
J' ai tort d' être en courroux...
Le Comte.
Vous ménagez pour lui ; votre sage vieillesse
réparera bien-tôt des fautes de jeunesse.
Géronte *effrayé* .
Bien-tôt !
Le Marquis.
Assurément. à parler de bon sens,
c' est une honte à vous de vivre si long-temps,
et d' un pauvre héritier lasser la patience.
Le Baron *au marquis* .
Insolent ! Tout au moins respectez ma présence.

p91

Le Marquis.
On cherche à quereller ? Je n' aime point le bruit,
je m' en retourne à table, et qui m' aime me suit.
il sort.
Cléon.
Je suis mortifié, mon oncle...
Géronte.
Point d' excuse,
je n' écoute plus rien : on m' insulte, on m' abuse,
on m' outre ; c' en est fait, je ne te connois plus.
Carton à *Cléon* .
Puisque pour l' appaiser tes soins sont superflus,
compte sur des amis de qui la bourse ouverte
sera prête au besoin à réparer ta perte.
Araminte.
Sans doute.
Bélise.
J' en réponds.
Arsinoé.
Je m' en ferois honneur.
Cidalise.
J' en ferois mon plaisir.
Florimon.
Sois sûr d' un serviteur
pénétré de tendresse et de reconnoissance.
Va, tu m' éprouveras quelque jour.
Le Comte.
Il m' offense,
s' il ne regarde pas ce que j' ai comme à lui.
Cléon à *Géronte* .
Vous entendez.

p92

Géronte.
Fort bien.
Le Baron.
On vous flatte aujourd' hui,
et jusques au besoin on vous promet merveilles ;
mais s' il vient, parlez-leur, ils n' auront plus
d' oreilles.
Cidalise.
Messieurs, m' en croirez-vous ? Rejoignons le
marquis.
Araminte.
Je me rends volontiers à ce prudent avis.
Cléon à *Géronte* .
Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
voulez-vous prendre place avec la compagnie ?
Géronte.
Va trouver ta cohue, et me laisse en repos.
Cléon *lui faisant la révérence* .
Je me retire donc sans un plus long propos.

ACTE 3 SCENE 10

Géronte, le baron, Julie *qui entre et qui
écoute* .
Géronte.
Allons, passons chez vous : qu' on appelle un
notaire.
Le Baron.
Un notaire ?
Géronte.
à l' instant.
Le Baron.
Et que voulez-vous faire ?

p93

Géronte.
Je vais deshériter mon indigne neveu.
Le Baron.
Un si cruel dessein n' aura point mon aveu.
Julie *avançant avec précipitation* .
Ah ! Qu' entends-je ? Monsieur, vous sera-t-il
possible
d' avoir tant de rigueur ?
Géronte.
Il est incorrigible ;
je suis inexorable, et je veux le punir.
Julie.
Je demande sa grace, et je dois l' obtenir ;

excusez les transports de sa folle jeunesse,
ayez pitié de moi qui l' aime avec tendresse.
Géronte.

Je sais que vous l' aimez ; mais ce dissipateur
ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entière,
je m' en vais vous nommer mon unique héritière.
Julie.

Qui, moi, monsieur ?

Géronte.

Oui, vous. Je veux que dès ce soir
le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès long temps je connois votre prudence insigne,
vous le rendrez heureux, s' il s' en rend moins
indigne ;
sinon, à son malheur vous l' abandonnez,
et du fruit de mes soins seule vous jouirez.
Vous êtes après lui ma plus proche parente,

p94

de plus vous êtes sage, économe, prudente ;
c' est un double motif pour vous laisser mon bien.
Julie.

Songez...

Géronte.

Vous aurez tout, et l' ingrat n' aura rien.
Allons, mon cher baron, terminer cette affaire :
du dessein que j' ai pris rien ne peut me
distraire ;
j' assure à la vertu sa rétribution,
et me venge en faisant une bonne action.

ACTE 4 SCENE 1

p95

Géronte, Julie, le baron.

Géronte à *Julie* .

En vertu de mon seing, et du seing du notaire,
vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le ciel me punisse et m' abîme à l' instant,
si dans mes volontés je ne suis pas constant,
et si du testament je révoque une ligne !
Julie.

Je sais par quel moyen je dois m' en rendre digne,
monsieur, et je vous jure aussi de mon côté...

Géronte.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage,
envers qui que ce soit, au plus petit partage ;
et que mon neveu même apprenne le premier,
qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

Le Baron à *Géronte* .

Vous avez très-grand tort. S'il n'a plus rien à
craindre,
dans ses égarements qui pourra le contraindre ?
Vous étiez le seul frein qui le retint un peu :

p96

ostez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

Julie.

Tant mieux pour lui.

Le Baron.

Tant mieux ?

Julie.

Oui ; car pour moi j'opine
que pour se corriger il faut qu'il se ruine :
alors ses faux amis, ses lâches séducteurs,
le laisseront en proie aux remords, aux douleurs ;
il ouvrira les yeux, il connaîtra les hommes,
et s'étant convaincu que le siècle où nous sommes
n'est que corruption, intérêt, fausseté,
lui-même il blâmera sa prodigalité.

On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

Géronte.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher.

Julie.

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher ;
il est presque abîmé, j'en suis trop avertie,
et j'ai de ses débris la meilleure partie.

Géronte.

La meilleure partie !

Julie.

Oui, sa terre est à moi,
ses bijoux, son argent, j'ai presque tout.

Géronte.

Ma foi,
j'en suis charmé, ravi.

p97

Julie.

J'ai bien conduit ma barque,

et je la conduirai dans le port.

Géronte.

Je remarque

qu' une femme prudente et qui se donne au bien,
vaut cent fois mieux qu' un homme.

Le Baron.

Oui.

Géronte.

Mais par quel moyen
avez-vous pû...

Julie.

Tantôt vous saurez notre histoire,
elle vous surprendra ; mais voulez-vous me croire ?

En cachant à Cléon qu' il est deshérité,
quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
et laissez-lui penser qu' un excès de tendresse
calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
et daigne se prêter à ses égaremens.

Vous donnerez matière à des événemens
qui précipiteront ses regrets et sa perte,
et qui rendront bien-tôt cette maison deserte.

Géronte.

Volontiers. à mon tour je m' en vais le berner,
et c' est un vrai plaisir que je veux me donner.

Le Baron.

Je vous seconderai, quoique mal-propre à feindre ;
mais il est des momens où l' on doit se contraindre,
et je sens comme vous que Julie a raison.

ACTE 4 SCENE 2

p98

Cléon, Julie, Géronte, le baron.

Cléon *entrant avec précipitation* .

Je veux voir si mon oncle... encor dans ma maison !

Le baron et Julie ! Ah ! Que je vais entendre
de beaux sermons ! Je suis en train de me défendre,
et de leur dire à tous leur fait en quatre mots.

Géronte *d' un ton doux* .

Approchez, mon neveu.

Cléon *d' un ton fier* .

Point d' ennuyeux propos.

J' ai du sens, de l' esprit, et je sais me conduire.

Géronte.

Sans doute.

Cléon.

à me gêner rien ne peut me réduire :
j' aime ma liberté plus que mon intérêt ;

et mon unique loi, c' est tout ce qui me plaît.
Le Baron.
Ah ! C' est parler cela.
Julie à *Cléon* .
Qui songe à vous contraindre ?
Cléon.
Qui ? Vous trois ; et j' étois assez sot pour vous
craindre.
Sous le poids de mes fers mon coeur a trop gémi ;
mais contre ma foiblesse on m' a bien affermi.

p99

Géronte.
Vertubleu, mon neveu, comme vous êtes brave !
Cléon.
Oui, je lève le masque, et cesse d' être esclave.
Le Baron.
Il prend le mors aux dents.
Cléon.
Vous aurez beau pester,
je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter,
inventer cent moyens d' augmenter ma dépense,
et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
dussent tous les censeurs en crever de dépit.
Vous m' entendez, messieurs ?
Géronte.
Ah ! Fort bien.
Le Baron.
Il s' explique
en termes éloquens, et...
Cléon.
Plus de politique ;
c' est un art dont jamais je ne me piquerai.
à Géronte.
j' en ai fait avec vous un malheureux essai ;
pour y bien réussir, j' ai le coeur trop sincère.
regardant Julie.
il faut être né faux pour aimer le mystère,
pour aller à ses fins sous un masque trompeur.
La finesse est toûjours l' effet d' un mauvais coeur.
Vous m' entendez, madame ?

p100

Julie *en souriant* .
Oui, j' entends à merveille.
Géronte.

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

Cléon.

Je serois un grand fou de me régler sur vous.

Géronte.

J' en demeure d' accord.

Cléon.

Car, mon oncle, entre nous,

est-il quelque défaut plus bas que l' avarice ?

Il suffit de paroître entiché de ce vice,

pour être regardé comme un homme sans coeur.

à quoi servent les biens que pour s' en faire honneur ?

Le faste nous tient lieu d' une haute noblesse ;

les plus fiers, les plus grands adorent la richesse ;

quiconque en fait usage, avec eux va de pair,

et pour paroître grand, il faut prendre un grand air.

Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,

mon oncle, savourez ma prudente morale,

et sans me fatiguer d' inutiles raisons,

prenez-moi pour modèle, et suivez mes leçons.

Géronte *en riant* .

Il n' est pas fort aisé de les suivre à mon âge.

Cléon.

On n' est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

Géronte.

Il parle comme un livre, et raisonne si bien,

que j' ai honte d' avoir amassé tant de bien.

p101

Cléon.

C' est un pesant fardeau dont je veux vous défaire.

Géronte.

Non, je vous en dispense, et j' en fais mon affaire.

Puisqu' à se ruiner on se fait tant d' honneur,

corbleu, j' y vais aussi travailler de bon coeur.

Cléon.

Ah ! Vous me plaisantez.

Géronte.

Non, mon cher, je vous jure ;

en vous croyant un fou, je vous faisois injure,

et c' est moi qui l' étois.

Le Baron.

Il en faut convenir,

et de mes préjugés il me fait revenir.

Cléon.

Parlez-vous tout de bon, ou si c' est raillerie ?

Le Baron.

Tout de bon.

Géronte *à Cléon* .

Agissez sans façon, je vous prie ;

de tout votre fracas bien loin d' être alarmé,

plus vous prodiguerez, plus je serai charmé :

vous ne pouvez jamais épuiser la fortune.
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune.
ils s'embrassent.

adieu, mon doux neveu, tenez-vous en gaieté,
coupez, taillez, rognez en pleine liberté ;
comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
et que votre plaisir soit votre unique affaire.

p102

Cléon.

Quoi, sérieusement, vous n'êtes plus fâché ?

Géronte.

Plus du tout ; vos discours m'ont vivement touché,
je vois votre sagesse et mon extravagance,
et veux vous surpasser par la magnificence.

J'étois un idiot, un buffle, un animal ;
dès demain je régale, et je donne le bal.

Le Baron.

Et j'y danserai.

Julie.

Moi, j'en veux être la reine.

Géronte.

C'est comme je l'entends. Ma présence le gêne,
laissons-le à ses amis. Touchez-là, mon neveu,
et sans cérémonie allez vous mettre au jeu,
la compagnie attend ; jouissez de la vie,
et bravez comme moi la censure et l'envie.

ACTE 4 SCENE 3

Cléon, Julie.

Cléon.

Par un ton si nouveau je suis déconcerté.

Julie.

Eh quoi, vous fâchez-vous de votre liberté ?

Cléon.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte.

p103

Julie.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

Cléon.

Estes-vous de concert pour vous moquer de moi ?

Julie.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi :
votre oncle vous blâmoit, il reconnoît sa faute ;

vous aviez un tyran, et c' est moi qui vous l' ôte,
j' ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts :
je l' en ai tant prié, qu' à la fin il m' a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue,
je suivrai son exemple, et mon coeur désormais
veut se montrer par-là sensible à vos bienfaits.
Le dernier que de vous j' ai reçu par le comte,
m' a servi de leçon. Je confesse à ma honte,
que si mes procédés vous avoient offensé,
mon zèle peu discret est bien récompensé.
Je vous ai rebuté par mon humeur austère :
quand vous vous en vengez, c' est à moi de me taire ;
de votre volonté je me fais une loi,
et vous ne recevrez nul reproche de moi.
Cléon *embarrassé* .
Cet excès de bonté...
Julie.
L' inconstance est permise
lorsqu' elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
vous convient mieux que moi, je le dois avouer,
et d' un choix si prudent chacun va vous louer ;

p104

car que suis-je auprès d' elle ? Une importune amie
qui vous prêche sans cesse, et dont l' économie,
si d' éternels liens nous unissoient tous deux,
seroit à votre humeur un frein trop ennuyeux.
Voulez-vous vous lier ? Cherchez qui vous ressemble,
c' est l' unique moyen de vivre deux ensemble,
et de... vous rougissez ! Je ne dis pourtant rien
qui vous doive offenser.
Cléon.
Non ; mais je sens fort bien
que vous êtes piquée, et que mon inconstance...
Julie.
Je la vois, je vous jure, avec indifférence.
Cléon.
Avec indifférence !
Julie.
Oui.
Cléon.
J' en doute bien fort.
Vous en doutez ?
Cléon.
Je crois que je n' ai pas grand tort,
et j' en suis bien fâché.
Julie.
Détrompez-vous, de grace.
Quoi, lorsque vous changez, j' aurois l' ame assez
basse...

Cléon.
Mais, au fond, vous m' aimez ?
Julie.
Eh mais, oui, je le croi.

p105

Cléon.
Et vous aviez de même un ascendant sur moi,
dont je sens que j' ai peine à me rendre le maître.
Julie.
Vous en triompherez bien-tôt.
Cléon.
Cela peut être ;
mais je souffre moi-même en vous voyant souffrir.
Julie *en soupirant* .
C' est un léger tourment dont je veux vous guérir
en changeant comme vous. Vous aimez Cidalise.
Cléon.
Ma résolution n' étoit pas trop bien prise ;
mais vous la confirmez, et cela me suffit :
au défaut de l' amour, je suivrai le dépit.
Julie.
Et l' amour le suivra.
Cléon.
C' est ce que je souhaite.
Julie.
Je le souhaite aussi.
Cléon.
Vous serez satisfaite.

ACTE 4 SCENE 4

Julie, Cidalise, Cléon.
Cidalise.
On vous attend, Cléon ; que faites-vous ici ?
Un raccommodement ?

p106

Julie.
Non ; puisque vous voici,
je dois me retirer et vous céder la place.
Cidalise.
On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace.
Julie.
Vous voyez, je suis bonne.
Cidalise.

Eh, pas trop ; car, au fond,
vous me haïssez...

Julie.

Moi ? Non, je vous en répond ;
je ne saurois haïr que les gens que j' estime.

Cidalise.

Le trait est un peu vif : le dépit vous anime ;
mais j' ai peu mérité ces marques de courroux.
Est-ce ma faute à moi si je plais mieux que vous ?

Julie.

Ah ! Mon dieu, point du tout, je sais que c' est la
mienne.

Je n' ai qu' un coeur fidèle, et rien qui le soûtienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
vous n' avez pas besoin d' un coeur si délicat.

Cidalise.

Si l' on nous veut ici comparer l' une à l' autre,
sans nulle vanité, mon coeur vaut bien le vôtre ;
il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît,
mais il aime du moins sans aucun intérêt.

Cléon *se mettant entr' elles* .

Eh, mesdames, cessez...

p107

Julie à *Cidalise* .

Je ne suis point blessée
que vous me soupçonniez d' une ame intéressée ;
mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
à qui me connoît mal et vous connoîtra mieux.

Cidalise.

Plus on me connoîtra, plus j' aurai l' avantage
de l' emporter sur vous qui vous croyez si sage.

Si les dons de Cléon...

Cléon à *Cidalise* .

Madame, croyez-moi,
ne poussez pas plus loin ce discours.

Cidalise.

Mais je croi
que je puis lui répondre.

Cléon.

Oui ; mais je vous supplie
de marquer moins d' aigreur, et d' épargner Julie.

Cidalise.

Comment, vous exigez...

Cléon.

Moi ? Je n' exige rien,
je voudrois seulement rompre cet entretien.

Cidalise.

Je puis comme elle ici dire ce que je pense.

Julie.

Oui, vous y pouvez tout, grace à son inconstance.

Votre triomphe est beau, chacun vous l' enviera,
mais vous n' en jouirez qu' autant qu' il me plaira.

ACTE 4 SCENE 5

p108

Cléon, Cidalise.

Cidalise.

Qu' autant qu' il lui plaira ! Je la trouve plaisante !
On ne sauroit tenir à sa gloire insolente,
et je vais la rejoindre.

Cléon.

Ah ! De grace, arrêtez.

Cidalise.

Quoi donc ? Je souffrirai toutes ses duretés ?

Cléon.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
et ne lui faites pas la plus légère offense.

Cidalise.

La prière, sans doute, a de quoi me flatter.

Si bien que pour vous plaire, il faut la
respecter ?

Cléon.

Je ne m' en cache point, quoique je vous adore,
je sens bien que mon coeur la révère et l' honore ;
n' en soyez point fâchée, et l' amour qui nous joint...

ACTE 4 SCENE 6

p109

Cléon, Cidalise, le marquis, Carton.

Carton.

Toujours des pour-parlers ? Nous ne jouerons donc
point ?

La table est entourée, et Julie a pris place.

Cléon.

Julie !

Carton.

Elle t' attend.

Cidalise.

A-t-elle encor l' audace
de venir me braver ? Et...

Cléon.

Nous l' en punirons ;
puisqu' elle veut jouer, nous la ruinerons.
Cidalise.
Oui, vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
et guidés par l' amour, courons à la fortune.
elle lui donne la main.

ACTE 5 SCENE 1

p110

Finette *seule* .
ô ciel ! Vit-on jamais un revers plus funeste !
Pauvre Cléon ! Tu viens de jouer de ton reste ;
te voilà ruiné sans ressource. Le sort
paroît avec l' amour être aujourd' hui d' accord
pour punir l' inconstance et pour venger Julie.

ACTE 5 SCENE 2

Le baron, Finette.
Le Baron.
Eh bien, a-t-on fini cette grande partie ?
Ma fille en étoit-elle ?
Finette.
Oui, monsieur, sûrement.
Le Baron.
A-t-elle eu du bonheur ?
Finette.
épouvantablement.

p111

Le Baron.
L' expression est neuve.
Finette.
Et conforme à l' histoire.
Je l' ai vûe arriver, et j' ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez, vous m' étonneriez peu.
Ma maîtresse attendoit que l' on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l' ont brusquée,
et par cent traits malins l' ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille et plus on la railloit :
mais, sans rien repliquer, comme Cléon tailloit,
elle s' en est vengée en tentant la fortune.
L' inconstant, qui trouvoit sa présence importune,

et vouloit s' en défaire en la poussant à bout,
l' excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
Eh bien, a dit madame, il faut vous satisfaire ;
ruinez-moi, monsieur, si cela peut vous plaire :
je mets mille louis sur ces trois cartes-là.
Elle gagne d' abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
lui fait autre défi ; toûjours même aventure.
Jusqu' au *trente* et le *va* leur fureur les
conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D' un sang froid merveilleux ma prudente maîtresse,
pour le mettre au néant épuise son adresse.
Enfin elle a gagné tout ce qu' elle a risqué,
et jusqu' à quatre fois elle l' a débanqué.
Le Baron.
La fortune aujourd' hui paroît bien équitable !

p112

Finette.
Cléon jure, il fulmine, il renverse la table,
et jetant sur Julie un regard furieux,
barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, sans s' émouvoir, fait emporter sa proie,
et la suit, sans marquer ni tristesse ni joie.
à peine sommes-nous dans votre appartement,
que l' on vient la prier avec empressement
de la part de Cléon, d' excuser sa furie
et de rentrer chez lui. Ma maîtresse attendrie
ne sait quel parti prendre, et balance long-temps.
Un messenger pressant vient d' instans en instans.
Elle rejoint Cléon, le calme, le console.
Madame, lui dit-il, je vous donne parole
que quand sur moi le sort épuiserait ses coups,
j' expirerois plustôt que de m' en prendre à vous ;
mon respect en répond, l' honneur me le commande :
mais je veux ma revanche, et je vous la demande.
Le Baron.
Ciel !
Finette.
Pour s' expédier il lui propose un jeu,
dont l' inventeur, je crois, mériteroit le feu.
Le Baron.
De quel jeu parles-tu ?
Finette.
C' est au *trente et quarante*
que Cléon a trouvé la fortune constante
à le faire périr : argent, billets, contrats,
meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas,

p113

devant trente témoins consternés de sa perte,
et tous prêts à laisser cette maison déserte,
où, pour plumer leur dupe, ils n' ont plus nul
moyen ;
car tout est à madame, et Cléon n' a plus rien.

ACTE 5 SCENE 3

Julie, le baron, Finette.

Le Baron à *Julie* .

Ce que j' apprends ici me paroît incroyable.

Y dois-je ajouter foi ?

Julie.

Rien n' est plus véritable,

j' ai ruiné Cléon : ma rivale en fureur,
est encor plus que lui sensible à son malheur ;
elle pleure, elle crie, elle se desespère.

Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur
colère,

je viens de les laisser en proie à leurs transports.

Toute la compagnie a fait de vains efforts
pour adoucir l' excès de leur douleur profonde ;
ils n' écoutent plus rien, et brusquent tout le
monde.

Enfin, graces au ciel, mon triomphe est parfait :

il faut voir maintenant quel en sera l' effet,
si tous ces grands amis qu' attiroit la fortune,
voudront avec Cléon faire bourse commune,
comme ils l' en ont flatté quand il étoit heureux,
et si j' ai de tout temps bien ou mal jugé d' eux.

Cidalise, sur-tout, est ce qui m' intéresse ;
elle peut à présent lui prouver sa tendresse.

p114

Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs,
mais c' est dans le malheur qu' on éprouve les coeurs.

Le Baron.

Cléon devoit mourir de douleur et de honte.

Je sors pour informer le bonhomme Géronte
de cet événement, et je l' amène ici
pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

ACTE 5 SCENE 4

Julie, Finette.

Finette.

Comment prétendez-vous user de la victoire ?

Julie.

Je n' en sais rien encor.

Finette.

Ma foi, j' ai peine à croire
qu' il reste à votre amant d' autres amis que vous.

Julie.

Et c' est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

Finette.

Plus doux ! Vous me semblez bien âpre à la

vengeance !
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance ?
Il vous doit tout au moins faire compassion,
et vous ne me marquez aucune émotion.
Julie.
Le temps amène tout.
Finette.
Tout franc, je vous admire.

p115

Se peut-il que sur vous vous ayez tant d' empire ?
Pouvez-vous d' un amant savourer le malheur ?
Julie.
Je veux voir quel effet il fera sur son coeur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même :
s' il est digne de moi, tu verras si je l' aime.
Finette.
Il est assez puni, madame, en vérité.
Julie *en souriant* .
Il ne sait pas encor qu' il est deshérité,
et pour l' éprouver mieux, je prétends qu' il
l' apprenne.
Finette.
De votre bouche ?
Julie.
Non, Finette, de la tienne.
Saisis l' occasion de l' informer du fait,
et devant Cidalise : on verra par l' effet
que loin qu' à son égard je sois dure, insensible,
j' use, pour le guérir, d' un secret infaillible.
Finette.
Je commence, madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remèdes trop doux,
ce seroit tout gêter : il faut d' une main sûre
tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon coeur d' un peu de dureté,
et tâcher d' opérer avec dextérité.
Pour éloigner d' ici la troupe qui nous lasse,
je veux à votre amant donner le coup de grace ;
laissez-moi faire. Il vient.

ACTE 5 SCENE 5

p116

Cléon, Julie, Finette.

Cléon *du côté par où il entre d' un air furieux* .
Non, ne me suivez pas,
je veux lui parler seul.
Finette à *Julie* .
Fuyez, doublez le pas,
il est hors de lui-même.
Cléon *arrêtant Julie* .
Un moment d' audience.
Eh quoi, d' un malheureux vous fuyez la présence ?
Barbare ! Ingrate ! Eh bien, me voilà ruiné,
de votre propre main je suis assassiné ;
vous triomphez.
Julie.
Le sort...
Cléon.
Vous triomphez, ingrate.
Oui, malgré vous je sens que ma fureur vous flatte ;
ce qui me desespère est un charme pour vous.
J' écoute mon respect, il retient mon courroux ;
mais je veux une fois vous dire ma pensée.
Vous n' avez jamais eu qu' une ame intéressée,
vous n' aimiez point Cléon, vous adoriez son bien ;
son malheur vous l' assure, et Cléon n' est plus
rien.
Je vais à mes amis demander un asyle,
en vous laissant chez moi triomphante et
tranquille.

p117

Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais ;
dans mon desastre affreux, c' est ce qui me console,
et j' espère...

Julie lui fait une profonde révérence, et sort.

ACTE 5 SCENE 6

Cléon, Finette.
Cléon.
Elle sort sans dire une parole !
Voilà son dernier coup, l' outrage et le mépris.
Finette.
Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.
Cléon.
Moi, je me calmerois lorsque sa barbarie,
son sang froid insultant, rallument ma furie ?

ACTE 5 SCENE 7

Cléon, Cidalise, Finette.

Cléon à *Cidalise* .

Ah ! Madame, venez soulager ma douleur,
et rendez-vous enfin maîtresse de mon coeur.
Il brûle d' être à vous, achevez votre ouvrage,
ne lui permettez plus un indigne partage,
sauvez-le de lui-même, il s' offre à vos attraits,

p118

et se livre en vos mains pour n' en sortir jamais.

Cidalise.

Quoi, vous doutiez encor que j' en fusse maîtresse ?

Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse ?

Elle l' a mérité.

Cléon.

Je vais la détester.

Desormais tout à vous, j' ose vous protester...

vous ne m' écoutez point.

Cidalise.

Non, car on nous épie.

Finette.

Moi ? Tout ce que je vois me fait haïr Julie ;
et pour vous mieux prouver à quel point je la hais,
je vais vous découvrir les beaux tours qu' elle a
faits...

mais je n' ose.

Cidalise.

Pourquoi ?

Finette.

Si je vous les révèle,
je m' en vais vous causer une douleur mortelle :
vous aimez trop Cléon, vous devez trop l' aimer,
pour soutenir ce choc.

Cidalise.

Achève, il faut s' armer
de courage. Quel coup va l' accabler encore ?

Finette.

Il peut le supporter, parce qu' il vous adore,
et qu' il retrouve en vous le généreux appui
d' un bon coeur, déjà prêt à s' immoler pour lui.

p119

Que feroit-il sans vous ? Son oncle l' abandonne.

Cléon à *Cidalise* .

Ah ! Ne la croyez pas, je sais qu' il me pardonne.

Finette.

Non, il vous a trompé pour se venger de vous,
et ses feintes douceurs vous cachent son
courroux.

Cléon.

Quoi donc ?

Finette *d' un air affligé* .

Le méchant oncle ! Ah quelle ame traîtresse !

Quel fourbe ! Il assassine au moment qu' il caresse.

Oui, monsieur, dans l' instant que cet oncle malin
vous disoit cent douceurs d' un air tendre et benin,
il venoit de signer votre ruine entière,

en vous deshéritant d' une indigne manière ;

car il vous ôte tout, et même a fait serment

de ne jamais changer un mot au testament.

Votre disgrâce est pleine, infaillible, authentique,

et Julie est, monsieur, sa légataire unique.

Cléon.

Julie ! A-t-elle pû pousser l' indignité...

Finette *prenant un ton furieux* .

Rien ne peut échapper à son avidité...

et votre terre aussi que vous avez vendue...

Cidalise *d' un ton d' étonnement* .

Il a vendu sa terre ?

Finette *d' un ton pleureur* .

Et même il l' a perdue,

je veux dire le prix qu' il en avoit touché.

Mais si vous saviez tout, que vous seriez fâché,

p120

monsieur, et que pour vous l' aventure est
piquante !

Ma maîtresse...

Cléon.

Poursuis.

Finette.

Sous le nom de Dorante...

Cidalise.

Eh bien ?

Finette.

A fait sous main cette acquisition :

votre terre est, monsieur, en sa possession.

Cléon.

La perfide ! Au moment qu' elle m' en fait reproche,
et que pour l' apaiser...

Finette *soupirant* .

Ah ! C' est un coeur de roche ;

elle convoite tout, et sait tout obtenir ;

elle a vos biens présents et vos biens à venir :

c' est son bonheur outré qui vous rend misérable,

et qui vient d' accomplir votre sort déplorable.

Adieu, j' ai trop de peine à retenir mes pleurs,

et madame aura soin d' adoucir vos malheurs.
elle s' éloigne, les contemple quelque temps,
et sort en riant sous son éventail.

ACTE 5 SCENE 8

p121

Cléon, Cidalise.

Cléon.

Eh bien, vous le voyez, ma disgrâce est complète.

Cidalise *brusquement* .

Oh, rien n' y manque.

Cléon.

Allons, il faut faire retraite ;

quittons une maison où tout m' est odieux,

où tout exciteroit mes transports furieux.

Juste ciel ! Ah, sans vous que je serois à
plaindre,

madame ! à mon malheur rien ne sauroit atteindre ;

mais puisque vous m' aimez, mon sort me paroît doux,

et mon coeur est flatté de n' espérer qu' en vous,

d' avoir en vos bontés un glorieux asyle,

et de pouvoir compter...

Cidalise *d' un air froid et embarrassé* .

Il seroit inutile

de vous tromper, Cléon : je plains votre malheur ;

mais je ne suis pas libre, et dépends d' un tuteur

qui, dès qu' il apprendroit vos disgrâces diverses,

vous feroit essayer les plus rudes traverses.

Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,

et peut-être qu' alors...

Cléon.

Le trait est généreux ;

p122

il m' ouvre votre coeur, et je sens ma folie

de l' avoir cru plus sûr que celui de Julie.

Je ne vois que des coeurs doubles, intéressés,

perfides, séducteurs...

Cidalise *d' un ton de hauteur* .

Ah ! Cléon, finissez ;

le malheur vous aigrit, la hauteur m' importune,

et l' on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

ACTE 5 SCENE 9

Cléon, Cidalise, le marquis.

Le Marquis.

Bonsoir, Cléon ; j' accours pour te féliciter :
ton oncle vient, dit-on, de te deshériter.

L' oncle, le jeu, l' amour, la table, les largesses,
te sauvent pour jamais l' embarras des richesses.

Comme un sage de Grèce, en méprisant le bien,
te voilà vraiment libre, et vis-à-vis de rien.

Parbleu j' en suis ravi, même sort nous rassemble,
mon cher, et nous allons philosopher ensemble.

Cléon *d' un ton de colère* .

Viens-tu pour m' insulter ?

Le Marquis.

Non, Cléon, sur ma foi.

Un revers t' a rendu tout aussi gueux que moi ;
mais ne t' affliges point, mon ami, je t' en prie,
et je vais t' enseigner à vivre d' industrie.

p123

Tu nous prêtois ; ton tour est venu d' emprunter :
pour y bien réussir, tu n' as qu' à m' imiter.

Cléon.

Les hommes tels que moi tombent dans la misère,
mais ne dégradent point leur noble caractère.

J' ai des amis encor que je puis implorer,
et ce sera toujours sans me deshonoré ;
c' est à quoi je me fixe ; ou, si tout m' abandonne,
la mort est ma ressource et n' a rien qui m' étonne.

Le Marquis.

Tu te piques de gloire au comble du malheur ?

Cléon.

Est-ce être glorieux que d' avoir de l' honneur ?

Le Marquis.

De l' honneur ? On n' en a qu' autant qu' on fait
figure.

Ah ! Je vois ce que c' est, madame te rassure ;
tu crois...

Cléon.

Non ; mon malheur a produit son effet,
et me rend à ses yeux un méprisable objet.

J' attendois de sa part une main secourable ;
mais son coeur, effrayé du sort d' un misérable,
oppose à mon espoir l' obstacle d' un tuteur
qui ne souffrirait pas qu' elle fît mon bonheur.

Le Marquis.

Qui ? Lui te traverser ? Pitoyable défaite ;
c' est un vieux idiot, un homme qui végète,
qui ne sait ce que c' est que de rien refuser,
et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

Cléon à *Cidalise* .

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable ?

Cidalise.

écoutez-vous un fou ?

Le Marquis.

C' est un fou raisonnable,
du moins par intervalle. Ah ! Je vous connois bien.
en montrant Cléon.

vous le croyez perdu, parce qu' il n' a plus rien ;
mais j' ai trente moyens pour le tirer d' affaire.

Cidalise.

Il n' a qu' à se former sur votre caractère,
il ne sauroit manquer.

Le Marquis.

Rien ne lui manquera,
lorsque de vos liens il se délivrera,
et les avis d' un fou pourront le rendre sage.

Cidalise.

Eh bien, pour son repos je romps son esclavage,
et je lui rends un coeur qu' il m' offrit à regret.

Cléon.

Vous ne l' eutes jamais, et toûjours en secret
il a penché pour celle à qui votre artifice
avoit sù m' enlever, sans l' en rendre complice.

Le ciel m' en est témoin, ce ciel qui me punit
d' avoir cru les flatteurs et suivi mon dépit.

Vous m' aviez aveuglé, vous me rendez la vûe,
et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

Cidalise.

J' aime ce ton tragique, il vous sied à ravir,

p125

dans vos besoins urgens il pourra vous servir ;
il ne vous reste plus que l' art de la parole,
et je vous laisse en paix méditer votre rôle.

elle sort d' un air dédaigneux.

Le Marquis.

Cette scène m' a plû, t' a dévoilé son coeur,
et je vais sur le champ en informer ma soeur.

Cléon *le retenant* .

C' est un soin superflu, je l' ai trop offensée.

Le Marquis.

Les femmes ont toûjours quelque arrière-pensée,
et je veux pénétrer si ma soeur en effet
n' a point encor pour toi quelque retour secret.

ACTE 5 SCENE 10

Cléon *seul* .
Son coeur intéressé ne m' en croira plus digne.

ACTE 5 SCENE 11

Cléon, Carton, Florimon, Arsinoé, Araminte,
Bélise, *autres convives* .
Arsinoé à *Bélise* .
à son mauvais destin il faut qu' il se résigne ;
il ne peut faire mieux.
Bélise.
Mais quoi, deshérité

p126

après qu' il s' est perdu ? C' est trop, en vérité.
Araminte.
Ah ! Mon pauvre Cléon, que venons-nous d' apprendre ?
J' en ai presque pleuré.
Bélise à *Cléon* .
Je n' ai pû m' en défendre,
et votre sort me fait ivement compassion.
Cléon *attendri* .
Je n' attendois pas moins de votre affection.
Carton à *Cléon* .
La fortune sur toi semble épuiser sa rage ;
le remède à cela, c' est d' avoir bon courage.
Florimon.
En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
il faut s' armer de fer, avoir un coeur de roc.
Où donc est Cidalise ?
Cléon.
Elle est déjà partie.
Arsinoé.
Quand on est en malheur, on quitte la partie.
Bélise.
C' est jouer bassement.
Araminte.
Il le faut avouer,
un pareil procédé n' est pas fort à louer.
Arsinoé.
Pour moi, je la croyois tendre et compatissante ;
mais je me trompois bien. Je serai plus constante.
à *Cléon*.
je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,

p127

et de mes vœux ardents je vous seconderai,
n' en doutez point : je sens que votre sort me tue,
et je ne saurois plus soutenir votre vûe.

elle sort.

Bélise.

J' ai pour vous, à coup sûr, les mêmes sentimens,
et vos peines pour moi deviennent des tourmens.
D' un coeur trop généreux vous êtes la victime ;
mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu ; consolez-vous.

elle sort.

Carton.

Oui, oui, console-toi,
c' est le meilleur parti.

Araminte.

Comptez toujours sur moi.

*elle donne la main à Carton, et sort précipitamment
suivie de tous les autres convives, excepté
Florimon.*

Cléon.

Comment ? Dans mon malheur voilà donc ma ressource ?

On me fait compliment, et puis on prend sa course !

Ah ! Mon cher Florimon, n' es-tu pas consterné
de ce que tu vois ?

Florimon.

Non. Chacun est prosterné
devant les gens heureux : sont-ils dans la misère ?
On les plaint tout au plus, et l' on croit beaucoup
faire.

Cléon.

Ce sont-là les amis qu' on espère trouver !

Tu m' as dit qu' au besoin je pourrais t' éprouver...

Florimon *brusquement* .

Tu m' éprouves aussi ; je m' en vais.

ACTE 5 SCENE 12

p128

Cléon *seul* .

Ah, le traître !

Avec quelle impudence il ose méconnoître
un ami toujours prêt à l' aider ! Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d' accord pour me percer le coeur ?

ACTE 5 SCENE 13

Cléon, le comte.

Cléon *allant au-devant du comte, qui veut l'éviter* .

Cher ami, savez-vous jusqu' où va ma disgrâce ?
Déjà de mon malheur tout le monde se lasse ;
je n' ai plus d' amis.

Le Comte *en souriant* .

Quoi ? Pensiez-vous en avoir ?

Cléon.

Ah, que je m' abusois ! J' en suis au desespoir.

Le Comte.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde :
ce qui se passe ici n' est que le train du monde.

Vous vous êtes trompé jusqu' à ce triste jour,
en vous imaginant qu' on vous faisait la cour :
ce n' étoit point à vous, c' étoit à vos richesses ;
on vouloit partager vos plaisirs, vos largesses ;

p129

on trouvoit tout chez vous, on n' y trouve plus rien,
et l' on perd ses amis en perdant tout son bien.

Le monde est fait ainsi, j' en ai l' expérience ;
suivez donc le torrent, et prenez patience.

Cléon.

étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs ?

Le Comte.

Moi ? J' étois comme un autre, au rang de vos
flatteurs :

mais vous n' en aurez plus ; grace à votre misère,
chacun à votre égard va devenir sincère.

Cléon.

Eh quoi, m' attendiez-vous à cette extrémité,
pour m' oser librement dire la vérité ?

On ne se fait aimer que par les complaisances.

Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences :

si ce qu' on dit est vrai, je ne suis pas un sot ;
on m' a berné pourtant comme un franc idiot.

Les plus fins sont trompés ; et cette indigne veuve
qui vous a tout ravi, m' en fait faire l' épreuve.

Cléon.

Comment ?

Le Comte.

Je l' adorois. Sur un espoir flatteur,
j' ai tâché, par vos dons, de m' acquérir son coeur :
je les sollicitois de concert avec elle,
mais ils ne m' ont acquis qu' une haine mortelle ;
et l' indignation, les rebuts, les mépris,
des efforts que j' ai faits viennent d' être le prix.

p130

Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
que le coeur le plus faux, le plus dur, le plus
traître,
le plus intéressé que le ciel ait formé,
est celui de l'objet dont vous étiez charmé ;
l'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
et j'ai la rage au coeur de me trouver sa dupe.
Estes-vous donc surpris si vous l'avez été,
comme de vos amis ? Tout n'est que fausseté :
qui croit s'en garantir, grossièrement s'abuse ;
elle règne par-tout, et voilà mon excuse.
Adieu.

ACTE 5 SCENE 14

Cléon *seul* .
Je ne dis rien, car je suis confondu.

ACTE 5 SCENE 15

Cléon, Pasquin *qui entre d'un air affligé* .
Cléon.
Que viens-tu m'annoncer ?
Pasquin.
Que vous êtes perdu.
Ce fripon d'intendant, pour consommer l'ouvrage,
avec tous vos effets vient de plier bagage,
et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

p131

Cléon.
Donnes. Pour me trahir tout paroît de concert.
Lisons. C'est à Gripon que ce billet s'adresse ;
il est daté de Brest, et ceci m'intéresse.
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement.
Ah ! Qu'il vient à propos en ce fatal moment !
il lit.
voici pour votre maître une triste nouvelle :
le vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
par une aventure cruelle
vient de faire naufrage en approchant du port.
tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête,
et mon dernier espoir périt dans la tempête !
Mer barbare et perfide autant que mes amis !
Que vais-je faire ? ô ciel !
Pasquin.
Me seroit-il permis

de vous dire deux mots ?

Cléon.

Va-t-en trouver Julie
de ma part.

Pasquin.

Oui, monsieur.

Cléon.

Dis-lui que je la prie
de payer tous mes gens, et de les renvoyer.

Pasquin *sanglottant* .

L' affaire est faite, on vient de les congédier.

Cléon.

Et toi ?

p132

Pasquin.

Je ne sais point ce que l' on me destine ;
mais, qu' on me chasse ou non, mon pauvre coeur
s' obstine

à ne vous point quitter ; et jusques à la mort,
je suis bien résolu de suivre votre sort.

Cléon.

Que feras-tu de moi ? Je suis un misérable.

Pasquin.

Le peu que je possède...

Cléon.

Ah ! Ce trait-là m' accable.

Voilà le seul ami qui me demeure. Ingrats !

Et cet exemple-là ne vous confondra pas ?

Va-t-en, laisse-moi seul au fond du précipice ;
donne-moi ce fauteuil, c' est le dernier service
que j' exige de toi.

Pasquin *lui baisant la main* .

Mon cher maître !

Cléon.

Va, sors,

et tu m' obligeras.

ACTE 5 SCENE 16

Cléon *se croyant seul* , Julie *qui entre
doucement et qui écoute* .

Cléon *se jetant dans un fauteuil* .

Inutiles remords,
pourquoi me tourmenter ? ô raison trop tardive !

p133

Que ne prévenois-tu le malheur qui m' arrive ?
Je suis abandonné, trahi, deshérité,
et, pour comble de maux, je l' ai bien mérité.
Compter sur des amis, quelle étoit ma folie !
Je leur pardonne à tous ; mais vous, mais vous,
Julie,
vous que j' ai tant aimée, et que j' adore encor,
pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort ?
C' est-là ce qui me tue. Une fausse inconstance
a-t-elle mérité cette horrible vengeance ?
Les fureurs d' un amant par vous-même abîmé,
devroient-elles... jamais vous ne m' avez aimé ;
l' effet confirme trop un si juste reproche.
Jouissez de ma mort, je la sens qui s' approche.
il tire son épée.
qu' elle vient lentement ! Il faut la prévenir,
et, grace à ma fureur, mes tourmens vont finir.
il veut se frapper.
Julie le retenant .
Que faites-vous, Cléon ?
Cléon.
ô ciel ! C' est vous, Julie !
C' est vous qui m' empêchez de m' arracher la vie !
Pourquoi ce soin ? Songez qu' il ne me reste rien.
Julie.
Ingrat ! Vous avez tout, puisque j' ai votre bien.
Lorsque vous m' accusiez d' une ame intéressée,
que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée ?
J' ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver,
et vous ai tout ravi pour vous le conserver ;

p134

à votre aveuglement c' étoit le seul remède.
Vous êtes maître encor de ce que je possède ;
mon coeur, mon tendre coeur vous l' offre avec
transport ;
il ne sauroit sans vous goûter un heureux sort :
vous êtes le seul bien qu' il estime, qu' il aime ;
il vous rend tout le vôtre, et se livre lui-même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi ;
vivez heureux, content, et vivez avec moi.
Cléon se jetant aux pieds de Julie .
Adorable Julie, ah ! Vous me percez l' ame.
Ici, que de vertu dans le coeur d' une femme !
Elle me fait mourir de honte et de regret.
Julie.
Levez-vous. Grace au ciel, j' ai trouvé le secret
de guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
et de vous faire voir à quel point je vous aime.
Allons trouver mon père ; instruit de mon dessein,

il va vous assurer et mon coeur et ma main :
votre oncle en est charmé, mon frère rentre en
grace,
de nos divisions la discorde se lasse,
un ciel pur et serein nous présage un doux sort,
et la tempête enfin nous a mis dans le port.

Cléon *lui donnant la main* .

Mon repos, mon bonheur, sont votre heureux ouvrage :
pour comble de bienfait, vous m'avez rendu sage ;
et je vais éprouver dans les plus doux liens,
qu'une femme prudente est la source des biens.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)